51e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 38 20 SEPTEMBRE 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète . . . . . . 18 fr. Edition partielle. . . . . 12 fr.	ETRANGER	Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 7 décembre 1933.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Questions de science ecclésiastique. — Sur quelles raisons dogmatiques est fondée l'assertion que Marie est la Reine du Clergé ? 1° Sa dignité de Mère de Dieu, 625. 2° Sa sainteté de Mère de Dieu, 627. 3° Sa fonction de Médiatrice, 628. — Dans une paroisse mi-catholique et mi-protestante, comment curé et catholiques doivent-ils comprendre le devoir de la charité envers les protestants ? 631. — Quelle est la portée du précepte de la confession annuelle ? 633. Oblige-t-il tous les fidèles, ou seulement ceux qui ont conscience d'avoir commis un péché mortel ? 634. Où doit se faire cette confession ? 637.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : H.-D. Noble, 638 ; Marcel Foucault, 639 ; G. Bernoville, P. Merlin, Martin Keilhacker, 640.

PRÉDICATION

Pour la fête du Rosaire. — II. Utilité de la dévotion au Rosaire, 497.

Pour la fête de S. Michel. — S. Michel, chevalier de Notre-Dame, 501.

Cours de prônes sur la Liturgie. — XXXIX. La liturgie de l'extrême-onction. 503.

Sujets de circonstance. — Pour des noces d'argent, 505.

Entretiens sur le Discours après la Cène. — VI. L'allégorie de la vigne : relations de Jésus avec ses disciples, 506.

Changements d'adresse

Prière très instante de joindre à toute demande de changement d'adresse l'ancienne bande et 1 fr. en timbres-poste. — Pour nos abonnés des Colonies françaises et de l'Etranger, ajouter cette petite somme au prix de l'abonnement de l'année suivante.

DERNIER AVIS DE TRAITES

Un certain nombre d'abonnés n'ont pas encore réglé leur abonnement pour l'année en cours. A tous nous avons adressé une lettre de réclamation, à laquelle était jointe une formule de mandat-chèque. Ceux qui n'ont pas répondu préfèrent sans doute payer par traite postale. Celle-ci leur sera présentée à partir du 10 octobre, augmentée des frais de recouvrement. Que ceux qui veulent s'éviter ces frais très élevés se hâtent donc de nous payer ces jours-ci. Nous déposerons les traites à la poste après le 5 octobre.

Cet avis concerne aussi ceux qui nous doivent des factures pour commandes de librairie, années, Nos et Tables Générales.

PETIT COURRIER

Q. — Pourrait-on m'indiquer un ouvrage renseignant sur les différentes carrières vers lesquelles 1° un jeune homme, 2° une jeune fille pourrait se diriger ?

R. — **Ad I. Commençons par la dernière. Nous avons indiqué l'an dernier, p. 302 et 366, et cette année encore, p. 38, ce que nous connaissions sur les carrières féminines. Ajoutez : Yvonne Ostroga,** *Les Indépendantes : Vingt-cinq professions pour les jeunes filles d'aujourd'hui* **(enquête menée auprès de 25 femmes sur leurs carrières), in 16 de 242 p., 12 f., Paris, Plon ; — R. Lagorce,** *Carrières et métiers de femmes,* **in 8 de 287 p., Editions du Centaure, 17, rue La Pérouse, Paris 16e (1929) ; — Luisa Chartrousse,** *La femme dans les industries d'art* **(métiers qui utilisent le dessin et le modelage), in 8 de 150 p., 25 f., libr. L. Eyrolles, 3, rue Thénard, Paris 5e.**

Ad II. Pour jeunes gens : *Carrières, Documentation pour guider le choix des jeunes gens,* **in-12 de 342 p., 18 f., Paris, Spes (1930) : enquête publiée d'abord en partie dans** *Le Trait d'Union,*

revue pédagogique des PP. Jésuites, au cours de l'année 1926 ; indique 1° les principales branches d'activité ouvertes aux jeunes gens de l'enseignement secondaire, 2° les aptitudes et la préparation qu'il faut y apporter, 3° les débouchés ; fait une juste place au sacerdoce et aux Missions ; — H. Couzot, *Les métiers d'art, Orientation nouvelle,* 12 f., Paris, Payot ; — Roussel et Chaplet, *Les métiers et les industries de l'alimentation,* 12 f , Paris, Delagrave ; — *Les carrières dans le corps des Administrateurs coloniaux,* 4 f., libr. Carus, 59, boulevard Exelmans, Paris 16e.

A la librairie de *La Croix du Nord,* 1, rue des Sept-Agaches, à Lille, on peut se procurer les meilleurs manuels professionnels aux meilleurs prix : 82 vol. (un par spécialité) à prix divers. Demander le catalogue de la « Bibliothèque d'utilité pratique. »

La Librairie de l'enseignement technique Léon Eyrolles, 3, rue Thénard, Paris 5e, a édité sous le titre général : *Collection des monographies sur les carrières techniques,* une dizaine de brochures (de volume et de prix variables, de 1 f. 50 à 10 f.) sur les Travaux publics, les Ponts-et-Chaussées, la Topographie, les P. T. T., les Chemins de fer, etc. Demandez son important catalogue (plus de 300 p.) qui vous fournira toutes indications souhaitées. — Vous y trouverez également diverses monographies sur les métiers (alimentation, bâtiment, etc.), — et vous recevrez gratuitement sur simple demande la revue trimestrielle *Choisis ta carrière,* organe d'orientation pour les jeunes gens de l'enseignement secondaire et... de réclame pour la maison, qui possède également une Ecole par correspondance pour la préparation des carrières techniques. Le cas échéant, on pourra s'adresser à cette Ecole de préférence à telle autre qui est, comme chacun sait, une école de déchristianisation habilement camouflée.

Q. — Auriez-vous la bonté de me dire si, dans votre *Prédication,* vous avez déjà publié une série de conférences à des religieuses, et à quelles conditions je pourrais me les procurer ?

R. — Nous avons publié trois *Retraites à des religieuses :* l'une en 1900 (onze instructions), une autre en 1904 (huit instructions), la troisième, souvent prêchée par un Rédemptoriste aujourd'hui décédé, en 1928 (vingt-cinq instructions). L'année 1900 de la *Prédication* est épuisée ; l'année 1904 coûte 8 f., et l'année 1928 10 f., prises à nos bureaux (le port est en plus).

Q. — Veuillez avoir la bonté de m'indiquer les plus recommandables ouvrages pour Retraites pastorales et de Communautés religieuses d'hommes.

R. — Ad I. Mgr Lelong, *Le saint prêtre,* in-12, 10 f., Paris, Téqui ; — cardinal Mercier, *Retraite pastorale,* in-8 de 433 p., 14 f., et *La vie intérieure,* in 8 de 505 p., 30 f., Paris, Peigues ; — Mgr Dadolle, *Le Prêtre,* in-16 de 316 p., 12 f., Lyon, Vitte ; — P. Bouchage, *Retraite sacerdotale,* in-18, 15 f., Paris, Beauchesne ; — P. Baragnon, O. P., *Le Crucifix, Retraite sacerdotale,* in-18 de 310 p., 12 f., Paris, Lethielleux ; — etc.

Ad II. Je ne connais aucune Retraite à des religieux. Un de nos lecteurs serait-il mieux informé ?

Q. — Voudriez-vous m'indiquer des ouvrages traitant des droits et des devoirs de l'Etat en matière d'impôts, de l'impôt sur le revenu et de la taxe de mainmorte, ainsi que de l'obligation de conscience du citoyen vis-à-vis des impôts directs et indirects ?

R. — Valère Fallon, S. J., *Principes d'économie sociale,* in-8 de 503 p., 30 f., Paris, Peigues ; — Gillet, O. P., *Conscience chrétienne et Justice sociale,* in-12 de 460 p., 13 f., Paris, Desclée ; — les *Semaines Sociales* (Paris, Gabalda) de 1910 (article du P. Antoine) et de 1913 (article de M. Boissard) ; — un article du P. Henri du Passage dans les *Etudes* du 20 janvier 1926 ; — etc.

Sur l'obligation de conscience, tout spécialement Prümmer, t. I, et Génicot-Salsmans, t. I : vous y verrez les opinions adverses, avec leurs arguments respectifs. — Signalons enfin, à l'usage des gens pressés, une brochurette de 21 pages de texte, *La Conscience devant l'impôt,* du P. Gerlaud, O. P., n° 278 des « Etudes religieuses » de Liège, franco 1 f. 75, chez Labergerie, 11, rue Cujas, Paris 5e.

Q. — Une lecture publique me l'ayant fait connaître, j'ai acheté *Les Souffrances de N.-S. Jésus-Christ,* par le P. Thomas de Jésus, O. E. S. A , traduit par le P. Alleaume, S. J.

Hormis celle de la composition de l'ouvrage (1578), l'édition que j'ai en mains ne porte aucune date, soit d'impression, soit d'*imprimatur.* L'orthodoxie de l'ouvrage pourrait-elle être mise en question ?

R. — L'ouvrage est très orthodoxe. Hurter, dans son *Nomenclator literarius* (édit. 1907, t. III, col. 59, note 1), le qualifie d' « opus unctione plenum, veram solidamque devotionem spirans. » Son auteur, portugais, mourut en Afrique, où il n'avait pas voulu abandonner ses compagnons de captivité, le 17 avril 1582, « pœnitentiæ rigore et animarum zelo consumptus. » (L'ouvrage, en 2 vol. in-12, se vend 12 f., Paris, Mignard frères).

Q. — Pourriez-vous m'indiquer une *Concordantia Sacrarum Scripturarum ?*

R. — La plus complète est celle des PP. Peultier, Etienne et Gantois, S. J., in-4° de XVI-1238 p., 105 f., Paris, Lethielleux. Il vous suffira peut-être du *Concordantiarum SS. Scripturæ Manuale* des PP. de Raze, Lachaud et Flandrin, S. J., in 8, 24 f., Paris, Gabalda.

Q. — Vous n'ignorez sûrement pas combien il est difficile au clergé de trouver des domestiques ayant les qualités voulues pour donner toute satisfaction, et combien même les meilleures ont besoin d'une sérieuse formation. C'est afin d'aider la mienne à mieux comprendre son rôle que je voudrais pouvoir lui mettre entre les mains un ouvrage, peu volumineux, qui lui indiquerait comment elle doit agir dans les différentes circonstances où elle peut se trouver :

Des rapports avec les personnes qui viennent pour affaire au presbytère. De la discrétion dont elle doit faire preuve sous tous les rapports. Comment elle doit éviter de s'immiscer dans tout ce qui concerne les affaires de la paroisse. De la réserve qu'elle doit apporter dans ses rapports avec le ou les vicaires ; avec quelle précaution elle doit éviter toute familiarité avec lui ; etc., etc.

R. — Nous sommes surpris que personne n'ait encore songé à écrire un ouvrage dans le genre que vous désirez, spécial pour les domestiques de presbytère ; tous les curés qui en ont une s'empresseraient de l'acheter. Mais peut-être notre science bibliographique est-elle en défaut ? Alors, qu'on nous dise vite où il faut courir pour trouver ce trésor.

Q. — Où pourrais-je trouver des photographies du Saint Suaire de Turin ? Et des reproductions d'icones byzantines ?

R. — Ad I. Des images (photographies, héliogravures) de divers formats, exécutées d'après les photographies prises en 1931 par le photographe officiel G. Enrie, sont en vente chez les Tertiaires du Carmel de l'Action de grâces, 4, route de Montigny, à Cormeilles-en-Parisis (Seine-et-Oise). Vous y trouverez également des images de la Sainte Tunique d'Argenteuil, et les publications de Paul

(Voir suite la p. 290).

MOINS CHER ou pas plus cher qu'ailleurs
MIEUX FAIT en tous cas, coupe renommée
SOUTANES & **Douillettes** sur mesures.
Demandez notre feuillet A d'échantillons gratis.
Essayez, vous jugerez ! Tous vêtements de ville et de chœur. Sous-vêtements. — Bonneterie.

CHASUBLERIE -- ORFÈVRERIE
BRONZES, FLEURS ARTIFICIELLES — LINGERIE D'EGLISE
DENTELLES POUR AUBES ET ROCHETS
TAPIS — AMEUBLEMENT
Adressez-vous en confiance à

Laurent OLIVA Magasins et ateliers : 59 et 59bis, rue Bonaparte *Dessins, devis gratis* **PARIS**

VINS DE MESSE
Vignobles de l'Œuvre sur les coteaux de Rivesaltes spécialement cultivés dans ce but ; pas de vins achetés au commerce et de composition douteuse.
SEULE MAISON du Diocèse de Perpignan donnant la garantie épiscopale de vins liturgiquement purs.
Abbé Jean Bousquet, Econome, Espira-de-l'Agly (Pyr.-Or^{les})

CHAUFFAGE DES EGLISES
par L'AEROTHERME "ETNA" b^{té} S. G. D. G.
jusqu'à 20.000 m³ par l'air chaud pulsé
à + 12° degrés garantis
Se reporter à l'annonce complète paraissant le 1er jeudi de chaque mois.
Prix à partir de 5.800 fr.
D. GUIGUET, Ing. const., CHALON-S-SAONE (S.-&-L.).

CARTON & MOTTE FABRICANTS
11, rue des Chats-Bossus, LILLE

— MAISON FONDÉE EN 1850 —
Toutes statues — Toutes tailles
CHRISTS POUR MISSIONS
Haut^r 25 °/m — Emballage *franco.*
Echant. gratuit. — Plastique Ivoiré 1 fr. 10
STATUETTES RELIGIEUSES ARTISTIQUES
Prix de propagande rappelant ceux d'avant guerre
Tous sujets — Toutes tailles de 17 à 44 °/m
Prix : 1 fr. 30 à 7 fr. 50
Tarif et échantillons gratuits sur demande.

FALCE doreurs, quai du Pont-Neuf, 50, TOURS, p^r diocèses Ouest-Sud ; à THIEUX, S.-et-M., p^r Est-Nord. Dor. argent. Objets du Culte.

CHAISES et PRIE-DIEU en tous genres.
Grande fabrique vendant directement au Clergé et aux œuvres paroissiales, envoie tarif illustré avec prix franco.
Ecrire : **Emile CAPDEVIELLE**, à Hagetmau (Landes)

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIENIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE
Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8^e).
TETRA — GAZES — MARQUE DÉPOSÉE
Exigez la marque
TETRA

VITRAUX D'ART RELIGIEUX
GEORGES JANIN
Artiste-Peintre-Verrier • Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.
Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.
12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)
ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE
Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

SAVONS AUX ŒUFS
Tout le monde connaît les qualités merveilleuses du jaune d'œuf pour l'épiderme du visage et des mains. Il fait disparaître rapidement les rugosités et donne à la peau une blancheur remarquable, une élasticité et une douceur incomparables. Mais l'emploi du jaune d'œuf est peu pratique, pour ne pas dire impossible, à cause de son prix élevé.
On obtient les mêmes résultats en utilisant le
SAVON SNO AUX ŒUFS.
Chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs, et 36, place Bellecour, LYON.

LIBRAIRIE PARIS-ROME, S^{té} An. 57-70, rue de Rennes, PARIS (VI^e)
Dépôt central des Editions de l'Abbaye de Saint-André.
Missels et publications de D. Lefèbvre.
Projecteur « CINESCOPE » et 3500 films fixes.
Catalogue n° 10 gratis.

THEATRE & FETES
Fabrique de tous Décors et Accessoires
MACHINERIE THÉATRALE
Joseph LINTANF, ex-décorateur à l'Opéra-Comique
Rue Saint-Nicolas, LANNION (C.-du-N.). Tél. 156.
Maison recommandée par NN. SS. les Evêques de Saint-Brieuc et de Quimper
SPÉCIALITÉ DE PAPIER ROCHER
Catalogue illustré contenant renseign^{ts} et plans : 3 fr.

HORLOGES pour ÉGLISES et Châteaux
Anciens Établissements Paul ODOBEY Fils, de Morez-du-Jura
L. TERRAILLON & C^{ie}, SUCCESSEURS
Société à responsabilité limitée au capital de 1.000.000
Médaille d'Or de l'Ecole d'Horlogerie de Cluses
Usines et Bureaux à PERRIGNY (Jura)
Remontage automatique par moteur électrique
CARILLONS automatiques et à clavier
Références du monde entier
Devis gratuit en se recommandant de l'*Ami du Clergé* — R. C. 2374 Lons-le-Saunier

3 fr. 95

CHARLES LE GOFFIC

de l'Académie Française

NOTRE LA TOUR D'AUVERGNE

Un modèle pour notre temps

Collection " Les Bonnes Lectures "

FLAMMARION

ORGUES de tous systèmes, **HARMONIUMS**, spécialité de souffleries électriques. Construction - Réparation - Transformation. — Michel Merklin et Kuhn, 11, rue Vendôme, Lyon. V. page 172 couv. *Ami* du 7 juillet.

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

HORLOGERIE - PENDULERIE

Bijouterie — Orfèvrerie

ALLIANCE HORLOGERE — R. C. Besançon 29

E. ENGINGER — BESANÇON — 15, rue Gambetta, 15

Catalogue 1er sur demande — Fournisseur de l'Archevêché de Besançon.

Plus de Vols, ni d'Effractions

TRONCS-COFFRES

Inviolables - ACIER - Brevetés

Paul PRIOURET, Constructeur

Médaille d'argent concours Lépine 1932

à VIRY-NOUREUIL, par Chauny (Aisne).

Références — Prix et Notices sur demande.

POUR LE CHAUFFAGE CENTRAL
POUR LES FOURNEAUX DE CUISINE

UTILISEZ

LES HUILES LOURDES

SHELL

CONFORT — PROPRETÉ — ÉCONOMIE

CONSULTEZ LA

Sté Ame DES PÉTROLES JUPITER

42, Rue de Washington - PARIS (8e)

Téléphone : ÉLYSÉES 90-10 (10 lignes), 99-10 (10 lignes)

dont le Service TECHNIQUE UTILISATIONS vous fournira gracieusement et sans engagement tous les renseignements nécessaires

Ami du Clergé du 20 septembre 1934

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête du Rosaire. — II. Utilité de la dévotion au Rosaire, 497.
Pour la fête de S. Michel. — S. Michel, chevalier de Notre-Dame, 501.
Cours de prônes sur la Liturgie. — XXXIX. La liturgie de l'extrême-onction, 503.
Sujets de circonstance. — Pour des noces d'argent, 505.
Entretiens sur le Discours après la Cène. — VI L'allégorie de la vigne : relations de Jésus avec ses disciples, 506.

POUR LA FÊTE DU ROSAIRE

II

UTILITÉ DE LA DÉVOTION AU ROSAIRE

Mes frères,

A la fin du XII^e et au commencement du XIII^e siècle, l'Europe souffrait de maux inouïs ; le mal triomphait en plusieurs pays. Comme toujours, cet état de choses malheureux tenait à l'oubli de la religion et au mépris des droits sacrés de la Sainte Eglise. Alors comme de nos jours, on refusait de comprendre qu'il est plus difficile d'obéir aux hommes que d'obéir à Dieu et que, révolté contre Dieu, l'homme se révolte fatalement contre son semblable.

Toujours est-il qu'à ce moment une hérésie monstrueuse s'éleva dans le midi de la France. Semblable à un fléau dévastateur, elle étendait surtout ses ravages aux environs d'Albi : ce qui la fit surnommer l'hérésie des Albigeois. L'immoralité de ses dogmes et de ses pratiques surpassait même l'immoralité du paganisme, puisque, non contente de nier la divinité du Sauveur et la maternité divine de Marie, elle rendait un culte au principe mauvais, au mal en tant que mal, comme l'avait fait le manichéisme qu'elle renouvelait.

Naturellement, ces sectaires se firent bientôt persécuteurs de la vérité. Se voyant soutenus par les comtes de Toulouse et de Foix, ils faisaient peser sur les populations restées fidèles des misères effroyables. Leurs violences en vinrent à ce point qu'il fallut envoyer une armée contre eux, et ce fut le comte Simon de Montfort qui reçut la mission glorieuse de les réduire par la force.

Mais pendant que les princes chrétiens s'armaient contre les Albigeois, le pape, de son côté, leur envoyait, pour travailler à leur conversion, un simple prêtre dont la parole allait accomplir parmi eux plus de prodiges que la vaillante épée de Montfort. Ce prêtre, alors inconnu, avait nom Dominique, un des grands noms du christianisme et aussi un des fils les plus dévots de la T. S. Vierge.

D'après une tradition, après avoir mis la main à l'œuvre, l'homme de Dieu se convainquit bientôt de la stérilité de ses efforts et reconnut que son entreprise dépassait les forces humaines. Dans sa désolation, il eut recours à la Reine du ciel et la pria instamment de le secourir et de lui inspirer les moyens de ramener ces endurcis.

On dit donc qu'un jour qu'il était dans l'ardeur de son oraison, Marie lui aurait apparu et lui aurait dit que la salutation angélique, de même qu'elle avait été le principe du salut du monde, devait aussi être le principe de la conversion des hérétiques. Ainsi, en prêchant le Rosaire, qui contient 150 *Ave Maria,* il verrait ses travaux couronnés d'un succès merveilleux et les plus opiniâtres des sectaires se convertir par milliers.

Eclairé à la fois et encouragé par cette révélation, Dominique exécute les ordres d'en-haut et au lieu de s'arrêter, comme auparavant, aux discussions et aux controverses il s'applique principalement à annoncer le Rosaire, à expliquer ses quinze mystères et à déclarer les grandeurs et les mérites de la Sainte Vierge. Son succès fut si admirable qu'il retira en peu d'années, au témoignage de Léon X, plus de cent mille personnes des portes de l'enfer, en leur faisant quitter leurs erreurs.

Voilà, m. f., l'origine du Saint Rosaire, dont nous célébrons aujourd'hui la grande solennité. A l'occasion de cette fête si chère à tout cœur qui aime Marie, mon désir serait de ranimer dans vos âmes la dévotion au Rosaire et au besoin de vous l'inspirer. Dans ce dessein, je vais essayer de vous découvrir la très grande utilité de sa pratique pour tous les chrétiens.

I

La vie éternelle, nous dit l'Evangile, consiste à connaître le seul vrai Dieu et Jésus-Christ, son Fils unique qu'il a envoyé dans le monde. Généralement parlant, la considération de la vie éternelle et de la vision de Dieu qui en est le fondement, n'éveille point en nous de grands désirs ni de bien vives aspirations. Mais aussi c'est à notre ignorance des choses divines, assurément, qu'il convient d'attribuer cette froideur que nous ressentons presque tous à l'endroit d'une vie qui est cependant tout notre avenir.

En effet, m. f., si, à cette heure où je vous parle, je pouvais vous dire que dans un instant je vais vous donner une idée dans laquelle et par laquelle chacun de vous verra, comprendra toutes les autres idées, c'est-à-dire toutes les vérités dont l'exposé est l'objet des innombrables volumes qui peuplent nos bibliothèques ; si je pouvais ajouter qu'à l'aide de cette idée-mère la vision que vous en aurez sera continuelle, sans déclin, sans interruption comme sans obscurité ; enfin, si je pouvais vous promettre que moyennant cette idée que je vous apporte, non seulement vous connaîtrez

toute idée, toute vérité, mais encore que tout cela se fera sans l'ombre d'une fatigue ou d'un dégoût, quel ne serait pas votre empressement, votre avidité pour connaître, pour posséder cette idée-mère et miroir de toutes les autres !

Eh bien ! m. f., cette idée merveilleuse qu'il m'est impossible de vous donner, la vision de Dieu vous la livrera dans la vie éternelle. Oui, dans l'essence divine vue face à face, sans nuage ni intermédiaire, nous connaîtrons toute vérité, toujours et tout à la fois, et sans dégoût, sans fatigue. N'est-ce pas là, pour nos intelligences, une admirable vie? Et S. Paul, qui en avait le secret, n'avait-il pas raison de s'écrier : « *Cupio dissolvi et esse cum Christo*. Je desire ardemment la mort, pour être avec le Christ » ?

Relativement à la vie éternelle, ce qu'il importe surtout de savoir, c'est qu'elle n'est qu'un progrès de la vie chrétienne. Et voilà pourquoi la vie chrétienne a pour fondement la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ, comme la vie éternelle a pour principe la vision béatifique. Connaître Dieu et Jésus-Christ, c'est ce qui fait le chrétien, comme voir l'essence divine, c'est ce qui fait le bienheureux. La vie chrétienne nous prépare à la vie éternelle, et la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ n'est pour nous que le moyen d'arriver à leur vision.

Mais si nous avons le devoir de connaître Dieu et Jésus-Christ, il faut donc les étudier. Or, cette étude, où et comment la ferons-nous ?

Grâce à Dieu, les moyens d'étudier ne nous manquent pas. Il y a d'abord, pour ne parler que des plus connus de ces moyens, il y a, dis-je, *l'audition de la parole divine*. Si déjà, du temps de S. Paul, la voix des Apôtres avait retenti chez tous les peuples, cela n'est-il pas plus vrai encore de nos jours ? Et qui pourrait dire les prodiges de vertu que cette parole a suscités dans les âmes, en y portant la connaissance de Jésus-Christ ? Cette parole, les fils de ténèbres essaient encore assez souvent de la faire taire. Elle passe quand même, et jusqu'à ce jour aucune tyrannie n'a prévalu contre elle : *Verbum Dei non est alligatum*.

Un autre moyen d'étudier Jésus-Christ et de le connaître, c'est *la lecture* des ouvrages composés dans le but de nous révéler ses grandeurs, de nous exposer ses mystères, de nous faire apprécier ses services. De ces livres précieux, il y en a pour toutes les intelligences, pour tous les âges, pour toutes les conditions. En même temps qu'elle offre la *Somme* de S. Thomas aux savants et aux philosophes, l'Eglise, qui n'oublie pas les plus petits, a aussi ses catéchismes pour leur instruction.

Un autre moyen d'étudier et de connaître Jésus-Christ, je le trouve surtout dans le *Saint Rosaire*, dans sa pratique, dans sa dévotion. — Je dis « surtout » dans le Rosaire, et ce n'est pas sans raison. En effet, relativement à Jésus-Christ, qu'avons-nous besoin de connaître ? Avant tout et principalement, trois choses :

1º Les exemples de vertu dont sa vie est un modèle accompli : *Exemplum dedi vobis*.

2º L'amour ineffable qu'il porte à chacun de nous : *Pro me tradidit semetipsum*.

3º Le poids de gloire, l'immortelle récompense qu'il nous prépare pour prix de notre fidélité : *Vado vobis parare locum*.

Avec cela nous connaissons tout Jésus. Il est tout entier dans ces trois états successifs de son passage au milieu de nous.

Donc la vie, la mort et le triomphe du Sauveur, trois mots qui le résument tout entier.

Et si par bonheur il existe une dévotion destinée à nous parler sans cesse de Jésus *vivant*, de Jésus *mourant*, de Jésus *triomphant* pour nous et à ne nous parler que de cela, je vous le demande, cette dévotion ne sera-t-elle pas la première, non seulement par son excellence, mais encore par son utilité ? Or, cette dévotion existe, et vous savez déjà la nommer : c'est le Saint Rosaire.

En effet, où est le livre qui nous parle de Jésus-Christ, qui nous parle de sa vie, de sa mort, de sa gloire, avec plus d'abondance et d'onction que le Saint Rosaire ? Où est le prédicateur qui nous expose les mystères de la Rédemption avec plus d'autorité, qui nous propose le cadre de la doctrine catholique avec autant de méthode et de clarté que lui ?

Le Rosaire fait-il autre chose que nous mettre sous les yeux, pour nous les faire honorer, les principaux mystères de la vie de Jésus et de sa sainte Mère ?

D'abord, les *mystères joyeux*, où nous louons Dieu lorsqu'il envoie son ange annoncer à Marie qu'elle donnera naissance au Messie ; lorsque Jésus, caché dans le sein de sa Mère, sanctifie Jean-Baptiste ; lorsqu'il naît sur la paille pour nous racheter ; lorsque Marie le présente au Temple, en même temps que l'offrande faite pour obéir à la loi de purification ; et quand, nous souvenant de cette heure où Marie retrouve son Fils dans le Temple de Jérusalem, nous nous associons à son bonheur.

Ensuite, le Rosaire nous représente successivement les cinq *mystères douloureux*, qui nous montrent Jésus dans les souffrances et l'âme de sa mère percée d'un glaive de douleur. Nous voyons Jésus agonisant, Jésus flagellé, couronné d'épines, Jésus portant sa croix, puis crucifié et versant jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le salut des hommes.

Enfin le Rosaire nous fait méditer des mystères plus consolants, attachant nos pensées aux *gloires* du divin Sauveur. C'est Jésus ressuscité et victorieux, Jésus montant au ciel, Jésus créant son Eglise, Marie emportée par les anges et couronnée par eux dans l'éternité.

Grâce au Rosaire, vous le voyez, nous parcourons ce que la religion a de plus touchant, nous admirons les chefs-d'œuvre de Dieu. C'est comme un champ spirituel de belles fleurs dont l'éclat élève l'âme, dont le parfum réjouit le cœur.

Et veuillez bien le remarquer, m. f., dans le Rosaire, ce n'est pas une parole fugitive qui retentit à nos oreilles, c'est la méditation pénétrante et quotidienne des mystères de la foi qui nous nourrit de ce qu'ils ont de plus substantiel, qui donne à nos âmes l'aliment surnaturel dont elles ont un si grand besoin. C'est cette méditation soutenue qui assure au Rosaire une vertu, une efficacité supérieure à celle du livre, à celle de l'apôtre, pour l'amendement et la transformation des âmes.

Concluons donc que le Rosaire est le moyen par excellence pour obtenir la connaissance de Jésus-Christ. Or, cette connaissance est notre premier devoir et nous est tout à fait indispensable. Jugez par là de l'utilité du Rosaire et de la place qu'il occupe dans l'économie de la vie chrétienne.

Parler de l'utilité du Rosaire, ce n'est pas assez : c'est plutôt sa nécessité qu'il faudrait dire.

En effet, m. f., pour se servir d'un livre, fût-ce le plus saint des livres, l'Evangile lui-même, il faut savoir lire ; il faut plus encore : une certaine instruction ; choses qui ne sont pas le partage de tout le monde. Et puis, que de rencontres, que de situations, que de jours, que d'heures dans la vie où le recours à un livre qui nous parle de Jésus-Christ et de ses bienfaits est impossible ! Et ce qui est vrai du livre l'est encore davantage du prédicateur. Tout le monde n'a pas des loisirs suffisants pour venir souvent à l'église entendre la parole de vie. Et pour ceux qui ont le temps, est-ce que l'âge, la maladie, la distance ne les tiendront pas éloignés de la chaire de vérité ? Avouons-le, innombrables sont les âmes auxquelles les devoirs d'état, les accidents et les nécessités de la vie interdisent le recours au livre ou à la prédication. Et cependant, ne l'oublions pas, ces âmes ont le devoir de connaître Jésus-Christ. Pour ces âmes comme pour toutes les autres, la vie éternelle, le salut est à ce prix. Et puisque ni le livre, ni l'apôtre ne peuvent les atteindre, ces âmes qui valent le sang de Jésus, qui donc leur parlera de son amour ? Qui leur apprendra à le connaître ? Qui ? le Rosaire.

Le Rosaire, en effet, n'est-il pas le livre, l'évangile de l'aveugle et du pauvre ? le livre du laboureur et de l'humble fille des champs, du malade qui se console en invoquant Marie sur son lit de souffrance, le livre de la vieillesse dont les yeux s'affaiblissent, le livre du soir quand les yeux ne peuvent plus fixer l'attention de l'esprit ou que l'insomnie vient interrompre notre repos, le livre du voyage, qui nous trompe agréablement sur la longueur de la route ? En un mot, le Rosaire n'est-il pas le livre facile, le livre substantiel, le livre populaire, le livre universel entre tous ? En tout cas, puisqu'il est le seul moyen qui reste à un grand nombre d'âmes pour étudier, pour connaître Jésus, au moins pour ces âmes le Rosaire est une dévotion non seulement utile, mais presque nécessaire.

C'est parce que sa pratique est extrêmement utile pour la sanctification de nos âmes que la Sainte Eglise s'est de tout temps montrée si jalouse de propager cette dévotion parmi les fidèles. Qu'il me suffise de vous dire que plus de vingt-cinq papes l'ont recommandée en publiant ses gloires et ses avantages.

C'est parce que la dévotion au Rosaire est souverainement profitable aux âmes que l'Eglise l'a enrichie d'un si grand nombre d'indulgences partielles et plénières, pour l'accréditer dans l'estime et l'amour des peuples.

Telle est, m. f., la première raison qui nous découvre la grande utilité de cette grande dévotion. Par elle, nous arrivons d'une manière sûre et facile à la connaissance de Jésus-Christ, hors de laquelle il n'y a point de vie chrétienne possible pour nous.

II

Mais cette connaissance, si elle ne conduit pas à l'imitation de Jésus, est stérile, inutile par conséquent. Je dis inutile, ce n'est pas assez, c'est nuisible qu'il faudrait dire, puisque cette connaissance agrandit considérablement notre responsabilité et notre culpabilité devant Dieu. Cette connaissance n'est que le premier pas dans la vie chrétienne. Or le premier pas est obligatoire, indispensable, nécessaire. Mais il faut aller plus loin : s'arrêter en chemin fait manquer le but exactement comme si l'on ne s'était pas mis en route.

Et donc, après avoir connu Jésus-Christ, il reste à l'imiter. « Dieu, nous dit S. Paul, ne glorifie que ceux en qui il trouve la conformité, la ressemblance avec son divin Fils. *Quos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui, illos et glorificavit.* » (Rom., VIII). Oui, il faut que cette connaissance s'épanouisse en imitation et qu'ainsi le Christ, selon le mot de l'Apôtre, *soit formé* en chacun de nous. S. Paul dit lui-même qu'il ne se bornait pas à connaître Jésus. Il ne se contentait même pas de l'aimer : *Quis nos separabit a caritate Christi ?* (Rom., VIII). Il en vivait par l'imitation, le copiant et le reproduisant dans toute sa vie : *Vivit vero in me Christus.* (Gal., II). Et voilà pourquoi le grand Apôtre a pu nous dire : « Soyez mes imitateurs comme je le suis du Christ. *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* »

C'est cette imitation, cette ressemblance que nous avons avec le Christ, et par là même avec le Père dont il est l'image, qui distingue le chrétien véritable d'avec celui qui n'en a que le nom. Que d'hommes en effet autour de nous, qui connaissent Jésus, sa loi, son Evangile, ses sacrements, son Eglise, ses promesses, ses menaces, ses droits, et dont la vie n'est rien moins que chrétienne, et que le souverain Juge repoussera au grand jour : *Nescio vos !* Que voulez-vous ? Dieu n'a d'estime et d'amitié que pour les âmes qui, ayant reconnu la vérité, la pratiquent.

Mais, me direz-vous peut-être, cette imitation, si nécessaire soit-elle, n'est pas chose facile. Jésus-Christ est la sainteté et nous sommes pécheurs. Il est plein de grâce et nous sommes en proie à tous les vices. Le mal que nous avons fait, ajouté à celui que nous tenons de nos pères, nous a si

profondément dénaturés ! Dans ces conditions, comment concevoir la possibilité pour nous d'imiter Jésus ?

J'en conviens, m. f., cette imitation est non seulement difficile, mais, sans hésiter, je la déclare absolument impossible à la nature humaine, abandonnée à elle-même. Et non seulement elle est au-dessus des forces de la nature, mais l'homme qui ne sera pas chrétien n'en aura même pas l'idée ; et, l'eût-il, sûrement il ne la réalisera jamais.

Cette imitation présuppose et exige en nous *la grâce*. Or la grâce surnaturelle ne s'obtient que par la prière. De sorte que pour quiconque a le devoir d'imiter Jésus-Christ, de le reproduire en soi-même, le point essentiel est d'avoir à sa disposition et à sa portée une prière à laquelle soit comme infailliblement attachée la collation de cette grâce divine, avec laquelle nous pouvons ce qui est au-dessus de notre nature, avec laquelle nous pouvons tout.

Or, c'est ici, m. f., qu'apparaît avec un éclat tout nouveau l'utilité du Rosaire. Car, je vous le demande, pour nous obtenir la grâce divine, trouverez-vous des prières ou formules de prières plus autorisées, plus saintes, plus efficaces que celles que le Rosaire met sur nos lèvres ? Voyez vous-mêmes.

De même que c'est la foi qui met dans nos âmes les dispositions que Dieu aime à y voir pour les enrichir de ses dons, c'est aussi par un acte de foi que s'ouvre la récitation du Rosaire. Par le Symbole des Apôtres que nous récitons au commencement, nous affirmons notre foi aux trois principaux dogmes catholiques, à savoir la Création, la Rédemption et la sanctification ou divinisation de nos âmes. Par le Symbole des Apôtres, nous glorifions les trois Personnes divines, le Père, le Fils et le St-Esprit, en rappelant les œuvres qui semblent plus spécialement appartenir à chacune d'elles.

Que faut-il ensuite pour obtenir efficacement la grâce surnaturelle et la force dont elle remplit nos âmes ? Ce qu'il faut, c'est la demander au nom de Jésus-Christ : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom il vous l'accordera. » Or, dans le Rosaire, ce n'est pas seulement au nom de Jésus que nous prions, c'est encore avec son âme, avec son accent, sa voix que nous nous adressons au Père. Car en vérité, l'Oraison dominicale, le *Pater*, que le Rosaire nous fait répéter si souvent, ne semble-t-il pas nous substituer à Jésus que Dieu exauce toujours ? Cette prière qu'il nous a enseignée lui-même, qu'il a faite pour nous comme pour lui, puisque nous sommes frères, membres d'un même corps mystique, cohéritiers d'un même royaume, cette prière qu'il a faite au nom de toute la famille catholique dont il est le chef, ne nous met-elle pas en son lieu et place ? et dès lors, tout refus qui nous atteindrait ne retomberait-il point sur le Fils de Dieu lui-même ?

Dans le *Pater*, n'est-ce pas Jésus-Christ qui prie en nous et avec nous ? Jésus n'a-t-il pas mis dans cette prière ses lumières, son cœur, son âme, ses mérites, son sang, tout lui-même, afin qu'en nous entendant la répéter, le Père que nous avons au ciel, passant, s'il le faut, par-dessus notre indignité personnelle, nous écoute favorablement et nous bénisse, disant comme autrefois Isaac : Si d'un côté ce sont les mains, les œuvres d'Esaü, c'est aussi, de l'autre, la voix de Jacob, la voix de mon Fils bien-aimé. En tout cas, si Dieu refuse sa grâce à l'Oraison dominicale, à quelle autre prière plus sainte, plus divine l'accordera-t-il ?

Pour obtenir sûrement la grâce surnaturelle, et par elle la gloire et la force d'imiter Jésus, que faut-il encore ? C'est de la demander par Marie, la demander par l'entremise de celle que Dieu a établie Reine des anges et des hommes, Reine du ciel et de la terre, c'est-à-dire Bienfaitrice et Corédemptrice universelle.

Combien de fois, dans le Rosaire, nous nous adressons à la Mère de Jésus, et en quels termes ! C'est avec les propres paroles de l'ange au grand jour de l'Incarnation : *Ave Maria*, c'est-à-dire que nous rappelons à cette Mère de miséricorde que ce dont nous avons besoin, que ce qu'il nous faut pour imiter Jésus-Christ, la vie divine de la grâce, elle le possède avec abondance et surabondance : *gratia plena*. Nous lui rappelons que cette grâce, elle l'a reçue pour nous la communiquer, qu'elle n'est Mère de grâce qu'afin de devenir notre Mère, et que notre misère si profonde est notre meilleur et premier titre à ses divines largesses, puisque sans elle la Rédemption n'aurait pas eu d'objet et il n'y aurait plus eu besoin de Mère de Jésus, de maternité divine.

Enfin comme le plus sûr moyen d'obtenir des grâces nouvelles est de se montrer reconnaissant de celles déjà reçues, en les faisant servir à la plus grande gloire de Dieu, principe et fin de toutes choses, le Rosaire nous fait terminer les prières qu'il met sur nos lèvres par la glorification des trois Personnes divines, par le *Gloria Patri*.

Et maintenant, m. f., je vous le demande, se peut-il moyen plus propre à toucher le cœur de Dieu, plus efficace pour obtenir la grâce surnaturelle, que la récitation du Rosaire ? Voyez-vous avec quel art admirable et vraiment divin il nous la fait demander ?

Et dès lors, pour conclure, s'il est évident que les mystères que nous méditons dans le Rosaire sont admirablement propres à faire naître, à maintenir, à développer en nous la connaissance de Jésus, n'est-il pas tout aussi évident que les prières que nous récitons pendant cette contemplation sont toutes puissantes pour nous obtenir la grâce divine et par elle l'imitation de Jésus Christ, notre conformité à ce divin Sauveur ?

En faut-il davantage pour comprendre la très grande utilité du Saint Rosaire et la grande place qu'il occupe dans l'économie de la vie chrétienne, obligatoire et indispensable pour tous ?

* *

En finissant, que puis-je ajouter pour vous encourager à embrasser une dévotion aussi salutaire ? L'opportunité de cette dévotion est toujours

la même Les siècles n'ont rien changé à son efficacité, et le nôtre, si l'on en croit Léon XIII, semble réclamer plus spécialement les secours qu'il procure.

Notre siècle, c'est le temps des agglomérations ouvrières. Plus que jamais le peuple a besoin de Jésus-Christ. Et le Rosaire apparaît comme la dévotion la plus simple, la plus populaire, celle à laquelle les foules recourent avec le plus de sympathie, la dévotion qui s'adapte aux enfants, celle qui ne fatigue pas le malade, celle qu'on peut pratiquer en allant et venant.

Notre siècle n'a pas échappé à l'hérésie, celle du naturalisme, celle du modernisme, celle du paganisme pratique. Et le Rosaire, avec toutes les ressources qu'il renferme, se présente comme un remède pour combattre toutes ces misères sociales et préserver la foi.

Mais notre siècle est aussi le siècle de Marie, le siècle de l'Immaculée Conception, le siècle de Lourdes et de ses merveilles, le siècle du Rosaire. Marie à Lourdes a récité le Rosaire avec Bernadette, avec une petite fille de France.

C'est Marie elle-même qui a canonisé cette précieuse dévotion. Et c'est elle qui, par ma bouche aujourd'hui, vous invite à rester fidèles au Rosaire, ou à l'adopter de tout cœur. Puissiez-vous entendre sa voix et lui obéir docilement. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. MICHEL

S. MICHEL, CHEVALIER DE NOTRE-DAME

Mes frères,

Vous connaissez l'origine merveilleuse de l'antienne à la Vierge que nos chorales lancent si allègrement sous les voûtes de nos églises dans l'éclat des *alleluia* de Pâques : *Regina cœli, lætare, alleluia.*

C'était sur la fin du VIe siècle, exactement en 590, au temps des fêtes pascales. Une épidémie de peste s'était déclarée à Rome et faisait chaque jour de plus nombreuses victimes. Le pape S. Grégoire, chef temporel et spirituel de la ville, ordonne aussitôt des prières publiques et lui-même se met en procession, nu-pieds, les épaules couvertes d'un sac de pénitence et dans les mains l'image de la Sainte Vierge, peinte par S. Luc suivant la tradition, en qui il se confie pour la cessation du fléau qui dépeuple la ville.

Comme la procession allait pénétrer dans le quartier du Vatican, à l'entrée du pont qui relie au Borgo la rive gauche du Tibre, soudain des voix angéliques se firent entendre qui chantaient au-dessus de l'image de la Madone : « Reine du ciel, réjouissez-vous, *alleluia ;* car celui que vous avez mérité de porter, *alleluia,* est ressuscité comme il l'avait dit, *alleluia.* » A cette acclamation miraculeuse, le pape est inspiré d'ajouter une supplication à la Vierge, pour qu'enfin cesse l'épidémie qui endeuille sa ville : « Daignez prier Dieu en notre faveur, *alleluia.* » Au même instant, au-dessus du colossal mausolée d'Adrien sur lequel débouche le pont, apparaît dans une apothéose de lumière l'archange S. Michel, qui remet au fourreau, après l'avoir essuyée, son épée ensanglantée, pour signifier que la prière du Pontife était exaucée et que désormais le fléau était arrêté.

C'est en souvenir de cet événement qu'on a dressé sur l'énorme tour du mausolée une statue en bronze de S. Michel, que le pèlerin aperçoit de très loin se détachant sur l'azur du ciel romain, et que le mausolée et le pont ont pris les noms de Château St-Ange et de Pont St-Ange, sous lesquels on les désigne aujourd'hui.

Ainsi, à l'intercession de la Vierge, c'est l'archange S. Michel qui descend du ciel apporter au Pontife et à son peuple le signe de la cessation du fléau.

Il y a là une page d'histoire qui illustre un des beaux titres de S. Michel : ce prince de la milice céleste et ce vainqueur de Satan est aussi le chevalier de Notre-Dame, son lieutenant sur la terre pour y exécuter ses ordres.

En effet, en raison de sa maternité divine, cette enfant de notre race a été élevée par Dieu audessus de toute créature visible et invisible même : *super choros angelorum exaltata.* Assise à la droite de son Fils, elle est reine du ciel comme de la terre, la reine des anges par conséquent, *regina angelorum,* comme le déclare l'Eglise. Il est donc tout naturel et immédiatement compréhensible que S. Michel lui ait prêté au nom de ses troupes serment de fidélité, qu'il se soit mis avec elles à son service et à ses ordres, qu'il soit, si nous pouvons ainsi nous exprimer sans tomber dans l'anthropomorphisme, le chef d'état-major, l'aide de camp, le chevalier de celle que Bossuet appelle le capitaine des armées de Dieu.

Ces choses se devinent.

Mais ce qu'il nous faut admirer ici, c'est l'accord parfait de S. Michel avec cette Vierge dont il est le lieutenant, accord plus intime et plus profond encore que celui que nous avons connu entre un Foch et un Weygand. Par le caractère de leur sainteté, par leur destinée dans l'œuvre de Dieu, par leur rôle sur nous, ils sont faits dans la pensée divine pour concourir à une même œuvre. Même sainteté, même vocation, même rôle, voilà ce qui fait de S. Michel le chevalier désigné de Notre-Dame.

I. — *Même sainteté*

Même sainteté d'abord.

Quand on étudie de près la sainteté de l'archange S. Michel, on ne peut manquer d'être frappé de son humilité, de cette vertu d'humilité qui n'est pas fausse modestie ni faiblesse pusillanime, mais reconnaissance libre et aimée de sa condition, et qui est d'autant plus belle chez les grands que leur grandeur même les expose à s'enorgueillir de leur rang. Dans le grand combat entre les anges révoltés et les anges fidèles, auquel

il faut toujours revenir quand on parle de S. Michel, car c'est la minute décisive de sa vie, de sa destinée et de sa gloire, alors que Lucifer tombe par orgueil, lui triomphe par humilité. A travers toutes ses richesses de nature et de grâce, il pénètre d'un coup d'œil jusqu'à son néant de créature dont Dieu a tiré toutes ces merveilles ; il prend conscience qu'il n'est rien et qu'il n'a rien par lui-même, qu'il tient tout de Dieu, son existence même comme ses dons d'intelligence et d'activité, qu'il est encore et toujours à la merci de la Providence de son créateur ; et en face de l'orgueil qui s'insurge, il accepte, il aime, il proclame cette dépendance foncière de tout son être par l'affirmation de la transcendance divine : *Quis ut Deus?* Qui est comme Dieu ? ce qui est la véritable humilité.

Le lieutenant est donc bien sur le même modèle que sa reine, si bien nommée *l'humble* Vierge Marie. Elle aussi, à la date culminante de sa vie dont dépendra tout son avenir, quand Dieu lui fera connaître au jour de l'Annonciation ses desseins sur elle, au moment où elle sera portée par sa vocation au sommet de toute la création, elle s'épanouira dans le parfum de la plus profonde humilité, d'un mot qui sera comme la contre-partie du *non serviam* de Lucifer et la reprise sous une autre forme du *quis ut Deus* de S. Michel : *Ecce ancilla Domini*. Je ne suis que la petite servante du Seigneur, je suis donc à sa disposition, qu'il me soit fait suivant votre parole. Et quand les Pères de l'Eglise nous enseignent qu'elle mérita l'honneur de la maternité divine plus encore par son humilité de servante du Seigneur que par sa pureté de Vierge, ils ne font que reprendre et commenter le sentiment même de Marie sur sa mission : *Respexit humilitatem ancillæ suæ*, c'est l'humilité de sa servante qui a attiré sur elle le regard et le choix du Très-Haut.

Ainsi par le trait saillant de leur sainteté, la Vierge et S. Michel étaient faits pour collaborer à une même mission.

II. — *Même vocation*

Cette œuvre serait celle du triomphe de Dieu sur Satan dans le monde.

Encore que l'imagerie religieuse lui donne d'autres figurations, la statue classique de S. Michel, c'est celle de l'archange vainqueur de Lucifer, écrasant le dragon sous ses pieds et lui trouant la gorge de sa lance. Et si nos artistes reviennent toujours à ce thème, c'est qu'il représente encore une fois la mission principale du grand archange qui fut et qui reste de faire rendre gorge au dragon. Il est par vocation l'antagoniste de Satan.

Eh bien ! avez-vous fait quelquefois le rapprochement ? C'est aussi l'attitude que nos statuaires donnent à la Vierge, surtout à l'Immaculée. Elle écrase sous ses talons le serpent, représentation du démon depuis la tentation du paradis terrestre, et souvent elle le transperce du pied d'une longue croix placée dans ses mains ou dans les mains de l'enfant qu'elle tient dans ses bras.

C'est que cette Vierge très clémente et très douce, *o clemens... o dulcis Virgo Maria*, très clémente et très douce pour nous ses enfants, est aussi la Vierge puissante, puissante contre Satan comme une armée rangée en ordre de bataille, selon la comparaison de l'Ecriture. Elle est par vocation Mère de Dieu, mais une mère corédemptrice, qui n'aura pas seulement pour fonction de lui donner sa nature humaine, mais encore de travailler avec lui en second à la Rédemption du monde sur l'empire de Satan Et la preuve, c'est que du plus profond des temps que Dieu l'annonce et la fait entrevoir dans les prophéties, c'est en cette qualité d'antagoniste de Satan : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, dit-il au serpent tentateur qui vient de faire tomber Adam et Eve ; elle-même t'écrasera la tête et tu mettras des embûches à son talon. » (Gen., III, 15).

Ainsi donc l'attitude de S. Michel en face de Lucifer le prédestinait à sa haute charge de chevalier de Notre-Dame. Il y avait harmonie préétablie entre la Vierge et son lieutenant. Tous deux combattaient le bon combat contre Satan pour remettre le monde au service de Dieu dont ils affirment et vengent les droits contre l'orgueil révolté de la créature.

III. — *Même rôle*

Et par là apparaît qu'un même rôle sur nous les rapproche, en vertu de cette vocation, jusqu'à la consommation des siècles.

Ce rôle commun a été mis en pleine lumière par le pape Léon XIII dans les prières qu'il a prescrit de réciter après la célébration de la sainte messe et que tous ses successeurs ont maintenues jusqu'ici.

Le prêtre à genoux sur les marches de l'autel élève d'abord son cœur et sa voix vers Marie : *Ave Maria, Salve Regina...*

Puis il s'adresse pour finir à celui que nous avons nommé le chevalier de Notre-Dame : « S. Michel Archange, défendez-nous dans le combat ; soyez notre secours contre la malice et les embûches du démon. Que Dieu lui fasse sentir son empire, nous le demandons instamment ; et vous, chef de la milice céleste, par la vertu divine, refoulez en enfer Satan et les autres esprits mauvais qui sont répandus dans le monde pour perdre les âmes. »

Ainsi, leurs victoires sur Satan, la Vierge et S. Michel les poursuivent au service de nos âmes. Et si le pape Léon XIII les a associés dans nos prières, c'est qu'ils sont en fait associés dans l'action. Ils sont les aides célestes invisibles qui planent au-dessus de notre tête pour écarter les ennemis invisibles qui rôdent autour de nos âmes.

Car Satan qui a été vaincu en notre chef, Jésus, notre Rédempteur, garde toujours l'espoir de prendre sa revanche sur les membres du Christ. Nous savons par expérience quels redoutables assauts, plus violents que ceux du monde et de nos passions, il livre contre nos âmes. Il ne sera défi-

nitivement désarmé et hors de combat qu'à la fin du monde.

Contre cet ennemi plus habile et plus puissant que nous, faisons alliance avec Marie et S. Michel, avec la Reine et son chevalier. Ne les séparons pas dans notre dévotion, puisque l'Eglise les unit dans ses prières. Autrement nous ne combattons plus à armes égales et nous sommes voués à la défaite.

Notre sanctification, c'est l'application pour nous de la Rédemption. Elle se fait par la même vertu, grâce à la force conjointe du Christ et de sa Mère, qui ont enrôlé à leur service l'archange S. Michel.

* *

Ne vous semble-t-il pas que ces relations de S. Michel avec la Vierge Marie, si aimable et tant aimée, sont de nature à lui faire une place plus grande dans notre piété et à donner à notre dévotion au grand archange un caractère plus intime ? Nous le voyons surtout dans sa force. Son titre de chevalier de Marie nous le montre dans sa grâce, comparable à S. Gabriel.

Si l'archange Gabriel nous apparaît plein de grâces et de charmes, c'est qu'il est lui aussi l'archange de la Vierge, son ange gardien, nous disent certains docteurs, le messager de la grande nouvelle de la maternité divine, le chef de chœur des cantiques du ciel qui reprennent l'*Ave* de la terre :

Les saints et les anges,
En chœurs glorieux,
Chantent vos louanges,
O Reine des cieux.

Toutes les peintures et toutes les sculptures de l'Annonciation nous le présentent à côté de Marie. Il reçoit de ce voisinage un air virginal et attirant, un peu de la grâce de celle qui est pleine de grâce. Et voilà pourquoi notre dévotion à l'archange Gabriel se ressent de la fraîcheur de notre dévotion mariale.

Pareillement d'avoir fait ressortir les traits communs de la Vierge et de S. Michel, de l'avoir montré comme le noble et fier chevalier de cette grande Dame, mettra dans notre piété envers lui un peu de la tendresse de notre cœur pour Marie, un peu de cette affection familiale qui est justement la fine fleur de la véritable piété.

Nous ne l'estimerons pas seulement avec notre foi, mais nous l'aimerons avec notre cœur. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XXXIX

LA LITURGIE DE L'EXTRÊME-ONCTION

Mes frères,

Avant d'exposer les rites et les prières qui accompagnent l'administration du sacrement d'extrême-onction, le Rituel donne, comme pour les sacrements précédents, des avis concernant le sujet, le ministre et la matière de ce sacrement. Cette fois encore, nous laisserons de côté ces questions, pour ne parler que des cérémonies qui accompagnent l'administration de ce sacrement.

I

Le Rituel dit tout d'abord ce qu'il faut préparer dans la chambre du malade qui va recevoir l'extrême-onction. Il faut y placer une table couverte d'un linge blanc, une assiette avec six boules de coton ou de quelque autre matière semblable qui serviront à essuyer les parties ointes de l'huile sacrée, de la mie de pain et de l'eau pour la purification des mains du prêtre, un cierge de cire — le cierge bénit de la Chandeleur si on en possède un — que l'on tient allumé pendant que le prêtre fait les onctions.

Le Rituel voudrait que le prêtre qui va administrer l'extrême-onction se rende à la maison du malade précédé des clercs ou tout au moins d'un servant portant la croix sans hampe, l'eau bénite et l'aspersoir ; mais cet usage est tombé en désuétude, et croix et eau bénite ont été placés d'avance sur la table avec les objets dont nous avons parlé. Le prêtre se contente d'apporter les saintes huiles. Jadis, suivant la recommandation de S. Charles, il tintait la cloche avant de partir, afin de convoquer à la cérémonie les personnes pieuses de la paroisse. Cet usage a disparu lui aussi presque partout, mais les membres de la famille et, si possible, les proches et les amis doivent du moins se faire un devoir d'entourer le lit du malade et d'unir pour lui leurs prières à celles du prêtre.

Arrivé à la chambre du malade, le prêtre revêt le surplis et l'étole violette, il souhaite la paix au malade et aux personnes présentes en disant : « Paix à cette maison. » — « Et à tous ceux qui l'habitent, » répondent les assistants, puis il asperge tout le monde d'eau bénite en récitant l'antienne *Asperges me*. Il adresse ensuite une courte exhortation au malade pour le disposer à bien recevoir le sacrement. Cela fait, il récite plusieurs prières préliminaires et demande à Dieu d'éloigner de la maison du malade le démon et de préposer à sa garde les anges du ciel.

Après ces prières, le servant ou une personne présente, ou même le malade s'il le peut, récite le *Confiteor* que le prêtre fait suivre du *Misereatur*... et de l'*Indulgentiam*. L'extrême-onction a pour but d'effacer les restes des fautes du malade, d'effacer ces fautes elles-mêmes s'il n'a pu recevoir le sacrement de pénitence ; il convient donc que sa réception, pour être efficace, soit accompagnée de repentir.

Avant de procéder aux onctions, le prêtre récite pour le malade une dernière prière où il invoque en sa faveur les trois personnes de la Sainte Trinité, la Sainte Vierge, S. Joseph et leur demande que le triple signe de croix qu'il trace sur le malade le défende contre les efforts du démon.

II

Ces prières achevées, le prêtre commence les cérémonies essentielles du sacrement : à savoir les

onctions avec l'huile des infirmes sur les sens du malade. Il oint successivement de cette huile sainte les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, les mains et la plante des pieds du malade, en disant chaque fois : « Que par cette sainte onction et sa très clémente miséricorde Dieu vous pardonne tous les péchés que vous avez commis par la vue, l'ouïe, l'odorat, le sens du goût et par la parole, par le sens du toucher, et enfin par vos démarches. » L'onction des mains se fait à l'intérieur pour les fidèles, à l'extérieur si le malade est prêtre, l'intérieur des mains de celui-ci ayant déjà été consacré par l'huile sainte, en effet, au jour de son ordination sacerdotale. Le Rituel mentionnait autrefois une septième onction qui se faisait aux reins pour effacer les péchés de luxure. Cette onction ne se fait plus aujourd'hui et celle des pieds s'omet pour toute cause raisonnable.

Le prêtre essuie chaque onction avec les petites boules de coton préparées à cet effet. Lorsqu'il a fini, il se purifie lui-même les doigts avec de la mie de pain. Le tout, après son départ, s'il ne l'emporte, doit être jeté au feu.

Au cas où le malade serait à l'extrémité et où il y aurait lieu de craindre qu'il ne meure avant d'avoir reçu les saintes onctions, le prêtre pourrait omettre toutes les prières et cérémonies qui précèdent celles-ci, faire de suite une onction générale sur le front du malade en disant : « Que par cette sainte onction et sa très clémente miséricorde Dieu vous pardonne tous les péchés que vous avez commis. » Si le malade n'expire pas de suite, le prêtre continue en faisant une onction sur chaque sens et en appliquant la formule générale ci-dessus à chaque sens en particulier.

Trois belles prières suivent cette cérémonie des onctions. Dans la première, le prêtre rappelle les paroles par lesquelles S. Jacques nous fait connaître ce sacrement : « Seigneur Dieu, y est-il dit, vous qui par votre apôtre S. Jacques avez dit : « Quelqu'un parmi vous est-il malade ? qu'il appelle les prêtres de l'Eglise et qu'ils prient pour lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur, et la prière de la foi sauvera le malade et le Seigneur le soulagera et s'il a commis des péchés ils lui seront remis, » nous vous en conjurons, ô Dieu notre Rédempteur, par la grâce de votre Esprit-Saint, prenez pitié des souffrances de ce malade, guérissez-lui ses plaies, remettez-lui ses péchés, éloignez de lui toutes les douleurs de l'âme et du corps, donnez-lui, dans votre bonté, à l'intérieur et à l'extérieur une santé pleine et entière, afin que, rétabli par le secours de votre miséricorde, il puisse reprendre ses anciens devoirs... »

« Seigneur, dit le prêtre dans la seconde prière, regardez avec compassion, nous vous en supplions, votre serviteur dont le corps est épuisé par la maladie. Rendez la vigueur à son âme que vous avez créée, afin que, devenu meilleur par cette épreuve, il comprenne qu'il doit la santé à ce remède du sacrement qui vient de vous... »

La troisième prière n'est pas moins touchante : « Seigneur saint, Père tout puissant, Dieu éternel qui, en répandant la grâce de votre bénédiction dans les corps malades, multipliez vos soins pour conserver votre ouvrage, venez avec bienveillance, à l'invocation de votre nom, afin que, votre serviteur étant délivré de la maladie et rendu à la santé, vous le releviez de votre main, vous le confirmiez en vertu, vous le protégiez de votre puissance et que vous le rendiez à l'Eglise avec tout le bonheur qu'il peut désirer... »

Vous le voyez, m. f., si l'Eglise, dans le sacrement d'extrême-onction, demande pour le malade la santé de l'âme, elle ne demande pas avec moins de ferveur la guérison de son corps et la prolongation de sa vie. Loin d'en craindre la réception, le malade doit donc bien plutôt la demander s'il désire guérir. Les médecins de la terre et les remèdes humains peuvent bien l'y aider, mais seul le divin médecin peut lui accorder cette faveur et il le fait souvent par le moyen de l'extrême-onction.

III

Ordinairement, après avoir administré un malade, le prêtre lui donne la bénédiction apostolique, ainsi appelée parce qu'elle est donnée au nom même du Souverain Pontife.

Au début de l'Eglise, les évêques et les papes aimaient à bénir les malades. Une indulgence plénière accompagnait-elle alors comme aujourd'hui cette bénédiction ? on ne saurait le dire. C'est seulement au XIIIe siècle que nous voyons le pape Innocent IV envoyer avec sa bénédiction l'indulgence de tous ses péchés à sainte Claire d'Assise qui va mourir.

Au XVIe siècle la concession de la bénédiction apostolique avec indulgence plénière devint très fréquente. Les papes l'envoyaient directement eux-mêmes ; ainsi fit Paul IV à S. Ignace mourant. Ils accordaient aussi aux évêques le pouvoir de la donner en leur nom et permirent enfin à ces derniers de déléguer à cet effet les simples prêtres.

Je ne saurais mieux vous faire connaître le sens et l'efficacité de cette bénédiction qu'en vous traduisant la formule que récite le prêtre en la donnant. Il commence par inviter le malade à invoquer de cœur, s'il ne le peut de bouche, les saints noms de Jésus et de Marie et à accepter la mort de la main de Dieu avec une entière soumission à sa sainte volonté en expiation de ses fautes. Puis, après avoir récité une antienne et quelques versets, il dit : « Dieu plein de clémence, Père des miséricordes et Dieu de toute consolation, qui ne voulez voir périr aucun de ceux qui croient et espèrent en vous, selon l'étendue de votre miséricorde jetez un regard bienveillant sur votre serviteur qui se recommande à vous par la sincérité de sa foi et de son espérance chrétiennes. Par le Sauveur que vous avez envoyé au monde, visitez cette âme, et par les mérites de la Passion et de la mort de votre Fils unique accordez-lui la rémission et le pardon complet de toutes ses fautes, afin qu'à l'heure où cette âme quittera la terre elle trouve en vous un juge plein d'indulgence et

que, lavée de toute souillure dans le sang rédempteur de votre Fils, elle mérite de passer de ce monde à la vie du ciel qui ne finira jamais. »

Après la récitation du *Confiteor* par le malade ou un assistant, le prêtre continue : « Que N.-S. Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui a accordé au bienheureux Pierre son apôtre le pouvoir de lier et de délier, accueille avec sa très pieuse miséricorde la confession de vos fautes et qu'il vous restitue ce vêtement d'innocence que pour la première fois vous avez reçu au jour de votre baptême, et moi, son ministre, en vertu du pouvoir obtenu du St-Siège Apostolique, je vous accorde l'indulgence plénière et la rémission entière de vos péchés, au nom du Père et du Fils et du St-Esprit. Ainsi soit-il. »

« Par les fruits du mystère de notre très sainte Rédemption, que le Dieu tout puissant vous remette les peines que vous devriez souffrir en cette vie et en l'autre, qu'il vous ouvre les portes de son Royaume et qu'il vous introduise au séjour des joies éternelles. Ainsi soit-il. Soyez béni de Dieu le Père et du Fils et de l'Esprit-Saint. Ainsi soit-il. »

Cette indulgence ne produit son effet qu'au moment même de la mort ; elle n'est donc pas gagnée si le malade revient à la santé. Aussi on peut la donner à nouveau chaque fois qu'on peut à nouveau donner le sacrement d'extrême-onction.

Le prêtre termine la cérémonie en présentant le crucifix au malade qui le baise pieusement. Il peut mourir : après les grâces qu'il vient de recevoir il s'endormira vraiment dans le baiser du Seigneur. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

POUR DES NOCES D'ARGENT

Madame, Monsieur,

Il y a vingt-cinq ans, entourés comme aujourd'hui de vos parents et de vos amis, vous montiez, au bras l'un de l'autre, dans la belle et vieille église de P. Pleins de confiance dans l'estime que vous éprouviez l'un pour l'autre, forts de l'affection que vous vous étiez vouée, remplis d'espérance pour l'avenir, vous alliez vous agenouiller au pied de l'autel.

En unissant vos destinées devant le Dieu de qui dépendait la vôtre, en le prenant pour témoin de vos serments, vous lui demandiez de bénir ces serments et votre avenir, de cimenter par son intervention votre amour réciproque. Votre démarche était une prière pour le solliciter de rendre solides, indestructibles, les liens par lesquels vous alliez nouer vos deux vies et commencer une nouvelle carrière.

Vos parents, vos amis unirent alors leurs prières aux vôtres, car comme vous, à cette heure décisive, ils interrogeaient l'avenir.

Aujourd'hui, — vingt-cinq ans après, — accompagnés de presque tous les mêmes parents et d'amis non moins nombreux, vous revenez aux pieds du même Dieu, dans l'église à l'ombre de laquelle vous avez établi votre foyer, remercier le ciel d'avoir béni vos espérances et fécondé vos labeurs.

* *

Quand deux voyageurs ont associé, durant une longue course, leurs travaux et leurs fatigues, qu'ils ont mis en commun joies et tristesses, craintes et espérances, énergie et travail ; lorsque, après une montée fatigante sans doute, mais heureuse, ils sont parvenus au plateau, ils s'arrêtent quelques instants, se reposent quelques heures, pour repasser ensemble la route parcourue, les difficultés rencontrées, les obstacles vaincus, les épreuves surmontées, les heures de lassitude vécues. Et, contemplant le paysage qui se déroule sous leurs yeux, ils en jouissent et se félicitent de n'avoir jamais cédé ni à la défaillance ni au découragement. Ils ne manquent guère de remercier la divine Providence de la protection dont elle les a entourés : ils en ont vu tant d'autres, moins favorisés, s'affaisser, découragés, sur le fossé du chemin, atteints par quelque orage, renversés par la tempête ou brutalement séparés de leurs compagnons par les avalanches !

Ces deux voyageurs, c'est vous, cher Monsieur et chère Madame. Après une montée de vingt-cinq ans sur cette côte ardue qu'on nomme la vie, qui donc plus que vous a le droit de s'arrêter un jour pour repasser ensemble votre existence passée, la main dans la main, le chemin parcouru, les fatigues endurées, les épreuves surmontées — qui n'en a connu ? — les espérances réalisées, les bénédictions reçues ?

Qui, plus que vous, peut se féliciter de la route faite, des résultats obtenus, et en jouir, tout en bénissant le ciel de l'aide et de la protection qu'il vous a accordées ? Car pour qui le repos acquis a-t-il été plus légitime ? Qui a été comblé de bénédictions plus précieuses de la part de la Providence ?

Partis tous deux d'une situation des plus modestes, à force d'un travail persévérant autant qu'habile, à force d'honnêteté, de courage et d'une économie bien entendue, vous êtes parvenus à cette aisance, récompense méritée du labeur, qui permet d'envisager l'avenir sans inquiétude et suffit largement au bonheur du sage dénué d'une prétentieuse ambition.

Sans doute, comme tous les passants d'ici-bas, vous avez pu connaître des jours d'inquiétude, de tristesse, que sais-je ? Car qui oserait se flatter que, durant une étape de vingt-cinq ans, il n'a jamais vu de nuages obscurcir le ciel de sa vie, ni entendu gronder d'orages capables de rendre son front soucieux ou de troubler son cœur ? Mais, fidèles à votre maxime de suivre votre chemin droit avec une loyale honnêteté et une sincère confiance en Dieu, le ciel bleu du calme et de la paix n'a pas dû tarder à reparaître.

Si Dieu vous a refusé la joie d'une nombreuse famille, il semble avoir voulu vous en dédommager en vous accordant un fils en qui il s'est plu à

concentrer les plus nobles qualités du cœur avec les plus beaux dons de l'intelligence. Ses succès, sa bonne et chrétienne conduite font votre joie et sont la plus douce récompense des sacrifices que vous vous êtes imposés pour son éducation.

Mais aussi c'est de vous qu'il tient ce qu'il est et en ce moment, j'en suis sûr, son amour filial et sa foi chrétienne vous en retournent l'hommage après Dieu. C'est de vous, cher Monsieur, qu'il a reçu l'exemple de l'amour du travail et du devoir ; de vous, chère Madame, qu'il a reçu ces principes religieux qui ont prêté leur tutelle bienfaisante au développement de ses qualités, leur sauvegarde contre les écueils trop nombreux semés sous les pas des jeunes gens et dont l'amour du travail ne suffit pas toujours à préserver. J'offenserais votre modestie et la sienne si j'en disais davantage : contentons-nous de remercier Dieu pour cette bénédiction donnée à votre vie ; n'est-ce pas qu'elle est loin d'être la moindre ?

N'est-ce point encore une bénédiction que cette santé dont vous jouissez, ce travail toujours abondamment offert, vos projets réalisés, cette considération qui vous entoure, ces nombreux amis dévoués autant qu'aimants ?

Vous l'avez compris, votre présence ici en est la preuve. Par une touchante et chrétienne inspiration, vous avez voulu exprimer pour tous ces bienfaits votre reconnaissance à Celui de qui vous les tenez, et vous avez convié parents, amis, tous ceux qui vous aiment, à lui en dire merci avec vous et à lui demander de les continuer encore. Combien vous avez eu raison ! Car rien ne prédispose le bon Dieu à nous départir ses faveurs, autant que la reconnaissance pour celles qu'on a déjà reçues.

Cette démarche de votre part et cette fête ne sont donc point seulement un témoignage de votre gratitude pour le passé, elles sont aussi une prière pour votre bonheur futur, pour les jours que la main du Seigneur voudra vous mesurer encore, nombreux, nous le lui demandons tous.

A cette heure, je suis bien sûr d'être l'interprète fidèle de tous les cœurs qui vous ont accompagnés ici, en disant qu'ils unissent leurs vœux et leurs prières à ceux que je vais porter pour vous à l'autel, avec quel bonheur vous le devinez.

Si le Seigneur exauce nos vœux, nos prières, il vous continuera son aide et ses bénédictions sur le plateau de la vie que vous allez traverser, comme aussi à la descente lorsqu'elle arrivera.

Que Dieu vous accorde de poursuivre votre route ensemble, un quart de siècle encore et plus, avec le même bonheur, les mêmes consolations ! Qu'il fasse couler vos jours dans la paix, cette paix promise aux cœurs droits et qui aime à s'asseoir aux foyers où l'on laisse sa place à Dieu !

* *

Daigne le ciel renouveler aujourd'hui les bénédictions de vos premières noces pour cette seconde étape que vous allez commencer ! Et puissions-nous — c'est notre vœu le plus ardent — avoir la joie de vous accompagner encore au pied de ce même autel pour y célébrer vos noces d'or ! Ce jour, nos cœurs, avec toute l'affection et la sincérité que vous savez, vous le souhaitent, en attendant les noces d'or de là-haut, les véritables, celles-là, qui ne craignent plus les déchirements de la séparation.

ENTRETIENS SUR LE DISCOURS APRÈS LA CÈNE

VI

L'ALLÉGORIE DE LA VIGNE : RELATIONS DE JÉSUS AVEC SES DISCIPLES (XV, 1-17).

Ce groupe de versets forme un ensemble assez nettement déterminé dans le fragment complémentaire où l'apôtre a fixé ses derniers souvenirs. En termes d'abord symboliques, puis directs, Jésus expose la nature de ses relations avec ses Disciples, spécialement avec ses Apôtres. Sous une image saisissante, il met en relief l'union qui doit exister entre les siens et Lui (1-8) ; puis il indique le principe de leur inhésion mutuelle et le montre dans l'amitié, amour partagé (9-17). Les développements se greffent initialement sur la parabole-allégorie de la vigne : « Je suis la Vigne véritable... »

« Parabole-allégorie, » ai-je dit. De fait, la question du genre littéraire se pose. Il ne faudrait que de légères modifications pour nous mettre en présence d'une parabole proprement dite. Il eût suffi à Jésus de dire : « Le royaume des Cieux est semblable à une vigne. L'Agriculteur, en temps voulu, la taille avec soin. Il détache les sarments à demi desséchés, inaptes à porter du fruit ; il émonde les autres pour leur assurer un meilleur rendement ». Le Maître eût pu se borner à ce rapprochement et à la clef initiale fournie par les premiers mots ; il eût pu ajouter, pour déterminer l'application du symbole : « La vigne c'est moi ; vous êtes les sarments et mon Père est le vigneron ».

En fait, l'explication du symbole se mêle, dès l'abord, à son exposition et l'application qui en est faite déborde, à certains égards, les lignes du tableau figuratif. Nous sommes donc en présence d'une simple métaphore prolongée, d'une allégorie plutôt que d'une parabole proprement dite. Le tour de la pensée est du Sauveur lui-même ; il n'est aucun motif valable d'en faire hommage à S. Jean.

L'image de la vigne est biblique. Elle est le symbole reçu de la maison d'Israël (Is., v, 1-7 ; Jér., II, 21 ; Ps. 79 (Vulgate), 9). C'est pour ce motif que les Asmonéens gravèrent une vigne sur leurs monnaies et qu'Hérode le Grand orna d'une vigne d'or la porte du Temple. Jésus avait lui-même employé cette image dans la parabole allégorique des vignerons homicides (Math., XXI, 33-45 et ll. pp.). Dans ces divers passages, la comparaison est prise d'un vignoble ; ici, elle vise un cep unique, mais puissant et fécond envisagé avec toute sa frondaison : telle la treille enroulée au figuier sous laquelle le juif aimait à goûter le repos (IV Rois, IV, 25).

Cette vigne figure le Christ, non le Fils unique du Père, considéré dans sa nature divine, mais le Verbe fait chair. Elle le représente non point isolément, dans son individualité divino-humaine, mais avec tous ceux qui adhèrent à Lui et dans la plénitude de son être mystique tel que S. Paul aime à nous le montrer sous une autre métaphore empruntée au corps humain.

Le Christ se dit « la Vigne véritable » : « Je suis la Vigne, la vraie. » Peut-être oppose-t-il ainsi l'Israël de la Promesse à celui de la Figure, qui trop souvent n'a produit que pampres stériles. Mais l'épithète vise assurément aussi le plant matériel, terme de la comparaison. Au point de vue de la réalité figurée, savoir l'aptitude à unir et à féconder, le Christ l'emporte de beaucoup sur le cep de vigne qui lui sert d'image Ce sont des êtres spirituels qu'il agglutine avec lui-même et entre eux ; les fruits qu'il porte sont d'ordre surnaturel et divin, et sa frondaison s'épanouit pour les siècles sans fin.

« Mon Père est le vigneron, » l'Agriculteur *(agricola)* qui prend soin du plant de vigne. Cette mission ne ressortit pas dans le Père à la relation constitutrice de personnalité ; c'est par appropriation que Jésus la lui attribue. Il aurait pu, comme Dieu, la revendiquer pour lui-même ; mais il était plus naturel, puisqu'il se présentait comme « la Vigne », de réserver à son Père le rôle du « Vigneron ».

Parmi les soins donnés à la vigne, le Sauveur n'envisage qu'une double opération. En temps voulu, le vigneron retranche du cep tous les sarments qui s'avèrent, par leur état présent, incapables de porter du fruit. Puis, plus tard, il émonde ceux qui se révèlent féconds, les débarrassant des pousses folles et des pampres stériles, afin de leur ménager une fructification plus abondante. Les verbes grecs exprimant la double action de l'agriculteur, contiennent un jeu de mots, sans doute intentionnel. Une autre allitération rattache à cette phrase celle qui va suivre.

Si l'on transpose dans l'ordre moral l'activité du Vigneron, le premier acte symbolise la conduite de Dieu à l'égard de ceux qui, tout en se réclamant du titre de disciples de Jésus, n'en font pas les œuvres. Le lien, plus ou moins ténu, qui les rattache encore au Christ, — foi stérile, simple profession extérieure du catholicisme, — se distend avec la raréfaction des grâces et finit, trop souvent, par se rompre par l'apostasie totale et avouée. En tout cas, il ne survit pas à la mort. Celle-ci trouvant l'âme librement privée de la charité qui seule unit pleinement à Jésus, le jugement divin constate cette séparation essentielle et la consomme : « *Recedite a me* ». — Ces précisions théologiques ne sont qu'implicites dans la parole de Jésus, qui affirme seulement le retranchement final.

La seconde opération, l'émondage, figure l'action bienfaisante de la souffrance, qu'elle provienne des épreuves providentielles ou de la libre application par l'âme de la grande loi évangélique du renoncement et de la mort à soi-même. Sous l'une ou l'autre de ces formes, la douleur chrétiennement acceptée est un principe de surnaturelle fécondité. Elle devient une source de mérites personnels ; elle entre, pour une large part, dans l'efficacité de l'apostolat.

Telle est la portée du verset 2 : « Tout sarment en moi qui ne porte pas de fruit, il l'enlève, et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il porte plus de fruit. » — On s'attendrait à voir suivre : « Vous êtes les sarments. » Mais, avant de formuler cette donnée générale, Jésus, pour rassurer les Apôtres, précise qu'ils appartiennent à la classe des rameaux féconds, soumis à l'émondage. « *Mondes,* dit-il, (purs) déjà vous l'êtes, grâce à la parole que je vous ai adressée » (3). Le vieux mot français rend bien l'allitération du texte original, d'où naît l'enchaînement des pensées.

Comment la parole évangélique est-elle devenue pour les apôtres principe de sanctification ? La seule audition du verbe divin aurait-elle suffi à les purifier ? — Non pas. Mais ils lui ont donné leur adhésion aimante ; épanouie dans la charité, la foi aux enseignements du Maître a commandé leur conduite. A l'appel de Jésus, ils ont tout quitté pour le suivre ; à sa voix, ils ont mis en pratique la grande loi de l'abnégation.

Les disciples sont donc aptes à donner des fruits. Pour qu'ils en portent effectivement, il leur faut rester unis au Christ par une mutuelle inhérence : « Demeurez en moi et moi en vous » ; et, revenant au symbole de la vigne, Jésus continue : « Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit s'il ne demeure inhérent au cep, ainsi vous (ne le pouvez pas) non plus, si vous ne demeurez en moi » (4). C'est laisser entendre, et Jésus le formule aussitôt explicitement, que si le Christ est figuré par la vigne, les disciples le sont par les sarments : « Je suis la vigne ; vous, les sarments » (5 a).

La vigne et les sarments sont de même nature. L'Incarnation a fait de Jésus notre frère, et la sanctification qui divinise notre être, façonne notre âme d'enfants adoptifs à la ressemblance de celle du Fils Unique de notre céleste Père. Sarments et vigne ne font qu'un cep unique. Nous devons être intimement unis au Christ au point de ne faire qu'un avec lui. Autant qu'il dépend de lui, Jésus ne demande qu'à rester avec nous ; mais il est en notre pouvoir de nous séparer de lui. Voilà pourquoi il adresse aux Apôtres cette invitation pressante : « Demeurez en moi. » Restez-y pour que je puisse moi-même demeurer en vous. — La tige exerce sur les rameaux une influence vitale ; ils tiennent d'elle le suc qui les nourrit. Ainsi des Apôtres, leur vie supérieure et leur fécondité sont en totale dépendance de l'influence de Jésus Christ.

C'est la pensée que le Maître développe en revenant au sort des deux catégories de sarments.

« Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne

pouvez rien faire » (5 b. c). Les sarments inhérents au cep, émondés, se chargent de raisins ; mais ceux-ci naissent de l'action de la sève. Les chrétiens, unis par la charité à Jésus, portent des fruits de mérites personnels et d'apostolat d'autant plus abondants qu'ils reçoivent davantage l'influx vivifiant du Christ. Sans l'action de la grâce que cet influx leur communique, leur impuissance serait absolue dans l'ordre du salut. Il y a longtemps que S. Augustin notait le caractère radical de cette affirmation de Jésus ; et, bien avant lui, S. Paul y faisait écho dans ses deux lettres aux fidèles de Corinthe (II Cor., III, 5 ; I Cor., XII, 3). L'Apôtre vise plus spécialement l'action du héraut de l'Evangile ou l'exercice des charismes. La parole de Jésus est plus générale et s'entend de toute l'économie de la sanctification et du salut éternel. Mais sa portée ne dépasse point cet ordre, encore qu'il soit très vrai que nous ne pouvons rien, même dans le domaine de la nature, sans le concours du Verbe envisagé comme Dieu.

Il est au pouvoir de l'homme, fortifié par la grâce, de demeurer dans le Christ ; mais, hélas ! il peut aussi, par l'effet de son libre arbitre, s'en séparer. Quel sort l'attend en cette hypothèse ? — « Si quelqu'un ne demeure pas en moi, le voilà jeté dehors comme le sarment desséché ; puis on les ramasse et on les jette au feu et ils brûlent » (6, texte grec). — Le Sauveur s'attache ici au symbole. Il nous montre le sarment détaché du cep, jeté sur le sol où il achève de se dessécher. D'autres, de même nature, l'y rejoignent. A un moment donné, on ramasse tous ces bois morts, on les jette au feu et... « ils brûlent », dans un présent indéfini, sans que la flamme paraisse les consumer. Le verbe choisi, comme le temps adopté, sont d'un effet voulu. La perspective de cette flamme toujours vivace se projette dans le domaine des sanctions morales, rappelant aux auditeurs de Jésus « la Géhenne de feu » (Math., V, 22) réservée aux contempteurs de la justice messianique. Elle est de nature à inspirer un effroi salutaire à qui, pour s'être séparé du Christ, ne porterait pas des fruits de salut.

Ces fruits, les Apôtres sont certains de les produire, tant en eux-mêmes qu'en autrui, s'ils demeurent unis à Jésus. Le Sauveur leur en renouvelle l'assurance et leur en donne en même temps la raison : « Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez et cela vous adviendra » (7). On notera la double variante avec l'affirmation du verset 5. Les mots « et moi en vous » sont remplacés par l'incise « et que mes paroles demeurent en vous » Le sens foncier n'est pas modifié ; mais la vertu sanctifiante de la parole divine est mise en relief, comme en 3 et dans le même sens. — Les paroles du Christ demeurent en celui qui les reçoit par la foi vivante épanouie dans la charité et en fait la norme de sa conduite. Or, en ce croyant fidèle, Jésus est présent comme terme et principe de sa foi aimante. — En même temps qu'il s'incorpore la parole du Maître, le disciple fait siens les sentiments de Jésus et s'approprie ses aspirations. Comme son divin frère d'adoption, il ne veut que la gloire du Père. Toutes ses prières se réfèrent définitivement à cet unique objet. Elles ne peuvent donc manquer d'être exaucées.

Partant, il sera donné à ce croyant fidèle de porter des fruits abondants, dans l'ordre du mérite tout d'abord, mais aussi dans le domaine de l'Apostolat. Car « ce qui glorifie mon Père, c'est que vous portiez beaucoup de fruit et ainsi vous serez mes disciples » (8). Dieu trouve sa gloire dans le salut des âmes. Assurer ce salut, pour procurer cette gloire, fut la raison d'être de l'Incarnation rédemptrice. Qui travaille à la même œuvre, dans le même but, se révèle vrai disciple de Jésus-Christ.

* *

Les Apôtres doivent rester unis à leur Maître, ne faire qu'un avec lui, dans la personne morale du Christ. Comment réaliser ce devoir ? Quel sera le principe de leur inhésion mutuelle ? L'amour, cet amour partagé qui se nomme « l'amitié. »

« Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés, demeurez en mon amour » (9). Le Père aime d'un amour infini le Verbe qu'éternellement il engendre. Il enveloppe d'une ineffable tendresse l'humanité qui subsiste dans la personne de son Fils. A son tour, Jésus chérit ses Apôtres, tous ceux qui, comme eux, ne font qu'un corps moral avec lui. Il ne demande qu'à leur continuer son amour. Qu'ils restent sous le rayonnement de cette dilection vivifiante : « *Manete in dilectione mea.* » Le sens direct est, on le voit, non pas : « continuez de m'aimer » ; mais : « restez les objets de mon amour. » Toutefois l'un ne saurait se réaliser sans l'autre. « Celui qui a mes commandements et qui les garde, avait dit plus haut le Sauveur, c'est celui-là qui m'aime » (XIV, 21). Qui l'aime ainsi pratiquement, celui-là demeure en son amour. « Si vous observez mes commandements, vous demeurerez en mon amour, de même que moi j'ai observé les commandements de mon Père et je demeure en son amour » (10). Jésus nous donne à bon droit sa soumission comme exemple, puisque cette docilité aux volontés divines fut comme l'aliment de sa vie morale (Jean, IV, 31). Et sa parole prend une autorité singulière au moment où il s'apprête à mourir pour rester fidèle au bon plaisir de son Père.

« Je vous ai dit cela afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète » (11). La joie de Jésus, c'est celle qu'engendrent en lui l'union affectueuse avec Dieu, fruit de la vision intuitive, la certitude vécue de l'amour mutuel qui existe entre son Père et lui. Elle subsistera dans les régions supérieures de l'âme humaine du Christ, au milieu des tortures physiques et des souffrances morales de la Passion ; bien plus, jusque dans les affres de l'apparent abandon du Ciel. Cette joie, fruit d'un amour partagé, de la conviction profonde de l'amitié divine, Jésus veut que ses Apôtres l'aient en apanage. C'est pour cela

qu'il vient de les exhorter à rester fidèles à l'union avec lui, à demeurer dans son amour en lui donnant le témoignage pratique du leur. Dès lors qu'ils s'efforceront d'accomplir la volonté de Jésus, qu'ils sachent que le Christ les aime, et que leurs cœurs librement s'épanouissent, sinon dans le sentiment, du moins dans la certitude de cette amitié divine. Seule cette joie supérieure peut combler les aspirations de leurs âmes. Elle n'exclura point d'ailleurs les joies inférieures qui peuvent naître de la possession des biens créés ou des affections humaines légitimes. Purifiées, surnaturalisées sous l'action de l'amour divin, celles-ci acquéreront, au contraire, la plénitude de leur charme providentiel.

Parmi les commandements dont le fidèle accomplissement révèle l'amour, il en est un sur lequel, en cette soirée des adieux, Jésus ne cesse pas de revenir : « Mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés » (12). C'est ici comme le troisième circuit de ce grand courant de l'amour qui va du Père à Jésus, de Jésus au chrétien, du chrétien à son frère. Parti du Père, il y revient finalement, puisque nous aimons notre prochain en Dieu et pour Lui. Cette dilection fraternelle trouve sa norme dans l'amour du Christ pour nous. C'est dire qu'elle ne devra reculer devant aucun sacrifice, car Jésus nous a donné le témoignage suprême de l'amour qui est de mourir pour ceux qu'on aime. « Nul ne saurait avoir amour plus grand que de donner sa vie pour ses amis » (13). C'est bien ainsi que l'entendent les Apôtres, et S. Jean, tirant la conclusion logique de l'exemple du Maître, nous dira (Ire Epître, III, 16) : « Et nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos frères. » L'explication du verset 13 telle que nous l'avons suggérée, exclut toute contradiction entre l'affirmation de Jésus et les dires de S. Paul exaltant la charité divine qui a donné sa mesure en conduisant le Christ à mourir pour des impurs, des pécheurs, des ennemis (Rom., V, 7-10). C'est parce qu'il les aimait quoique ennemis de Dieu par leur nature pécheresse, qu'il leur a donné la preuve dernière de l'amour, en versant son sang pour eux.

Le terme d'*amis* dont vient de se servir le Sauveur, amorce le développement qui suit : « Amis, vous l'êtes pour moi, si vous faites ce que je vous commande » (14). Une fois de plus le Sauveur insiste sur le caractère pragmatique de la charité, sur le réalisme de l'affection qu'il réclame.

Faire ce qui est « commandé, » c'est en soi le propre du serviteur. Et, de fait, « serviteurs » nous le sommes tous par rapport au Christ Dieu fait homme, Créateur et Rédempteur. Rien n'enlèvera chez nous ce trait foncier et il nous appartiendra de ne jamais perdre de vue les conséquences qu'il entraîne. Mais il plaît, ici, à Jésus de nous envisager — nous tous, chrétiens dociles, mais plus encore les Apôtres et les héritiers de leur mission — sous un autre jour et de nous donner un autre nom : « Je ne vous appellerai plus *serviteurs*, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés *amis*, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (15). Le serviteur ordinaire n'entre pas dans l'intimité de son maître. Il exécute ses ordres, sans être admis dans ses conseils ; parfois, cependant, la confiance du maître l'y appelle. Avant d'être l'agent des vouloirs, il devient le dépositaire des pensées. Il est admis dans une certaine intimité, entre, pour ainsi dire, dans la famille. Le maître alors le traite non plus en simple serviteur, mais en ami. « Mon ami, écrivait Henri IV à Sully, continuez de me bien servir. » C'est ainsi que Jésus entend agir avec ses Apôtres, auxquels il a daigné communiquer les secrets de la vie divine et de l'action providentielle.

Communément, ici-bas, la confiance du maître est provoquée par une longue fidélité. Il n'en va pas ainsi dans nos rapports avec Dieu. Nos mérites ne préviennent pas sa grâce, ils en sont le fruit. Le premier pas est fait par sa toute gratuite et miséricordieuse bonté. S. Jean développe cette pensée dans sa première Epître (IV, 10). On peut entendre dans ce sens le verset 16 et l'appliquer à la prédestination de tout chrétien, d'autant que chacun participe, en sa sphère, à la mission apostolique. « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis et je vous ai établis afin que vous alliez et que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure » (16 a-c). Mais ce verset, dans sa pensée directe et complète, vise avant tout les Apôtres proprement dits, le groupe des Onze présent au Cénacle. Il fait allusion d'abord au premier appel du Maître, invitant les disciples à laisser, ceux-ci leurs filets (Marc, I, 17-20), celui-là son comptoir (Marc, II, 14) pour le suivre ; puis, et surtout, au choix électif qui, parmi les disciples, prit les Douze pour en faire les compagnons habituels de Jésus, ses Envoyés et les Hérauts officiels de sa doctrine (Marc, III, 13, ss. ; Luc, VI, 13, ss.). Les bénéficiaires de cette élection prévenante ne sauraient s'en targuer comme d'un mérite pour réclamer, en récompense, les premières places dans le Royaume céleste. S'ils doivent y occuper un rang à part, ils ne l'obtiendront que par l'accomplissement fidèle de leur mission. Celle-ci comporte qu'ils « aillent » suivant que Jésus le leur précisera au matin de l'Ascension, évangélisant, après Jérusalem, toute la Judée, la Samarie et rendant témoignage au Christ jusqu'aux extrémités de la terre (Actes, I, 8). Partout, ils ont à porter des fruits de salut et de vie. Le plan divin implique que ces fruits « demeurent. » L'activité des ouvriers apostoliques devra persévérer dans ses résultats même après leur mort. Ils ont donc à se préparer des successeurs, à constituer, comme l'a fait Jésus lui-même, des héritiers de leur mission. La perpétuité de l'Eglise et de la hiérarchie se dégage, comme explication ou conclusion légitime, de ces simples mots.

La perspective de cet avenir, des devoirs qu'il

comporte, serait faite pour effrayer les Apôtres, surtout quand ils auront pris conscience de leur faiblesse. Qu'ils se rassurent! La réalisation de ce programme de conquête sera l'œuvre de la puissance du Père, que leur prière de membres vivants du Christ doit mettre à leur discrétion : « pour que le Père vous donne ce que vous lui demanderez en mon nom » (16 d).

Un dernier mot clôt et résume tout le développement : « Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres. » Une fois de plus, Jésus revient sur le précepte de la charité fraternelle. On serait tenté de s'étonner de l'insistance et du choix de ce trait final. Et pourtant, il est bien vrai que l'observance de ce précepte conditionne absolument tout ce que le Sauveur vient de dire au sujet de l'union des disciples au Christ, indispensable pour assurer la fécondité de leur vie et de leur mission. Le principe de cette union, c'est l'amour mutuel; pareil amour réclame la conformité des vouloirs, et la volonté formelle du Christ, son précepte propre, c'est que les siens nourrissent entre eux, comme envers lui, la fraternelle dilection qui sied aux enfants de Dieu.

* *

Il est dans les Evangiles peu de passages comparables à ces dix-sept versets, au point de vue de la richesse et de l'importance du contenu dogmatique. Toute la doctrine catholique sur la justification s'y trouve formulée dans sa teneur explicite ou dans ses principes. Le Pélagianisme, soit dans ses affirmations premières, soit dans ses prétentions atténuées, y trouve sa condamnation très nette (4-5), et il en va de même, en conséquence, du naturalisme contempor in, quelque déguisement qu'il revête.

Le Protestantisme chercherait en vain un appui dans les versets 3 et 7 pour sa théorie de la foi justifiante. Car la nécessité de la charité et de ses œuvres forme l'objet direct de l'Enseignement du Sauveur. C'est par l'influx vital du Christ, non par une simple imputation de ses mérites, ou par leur appropriation sous l'action de la foi, que l'homme est sanctifié, comme les sarments subsistent, se développent et fructifient grâce à la sève qui les pénètre et circule en eux (3-6). Il dépend de nous de demeurer sous cette influence vivifiante et c'est pourquoi Jésus nous y exhorte à plusieurs reprises (4-7 ; 4-9). C'est donc que le libre arbitre subsiste et que la nature n'a pas été foncièrement viciée par la chute originelle. Prévenue, élevée, soutenue, actionnée par la grâce, cette nature est capable de porter, voire en abondance, des fruits de salut; et ces fruits seront légitimement attribués à l'être humain en qui la nature s'incarne et que divinise la grâce de Jésus-Christ (2, 5, 8), tout comme les raisins appartiennent à la fois au cep et aux rameaux qui les produisent.

Il est bien d'autres conclusions théologiques qu'on pourrait déduire de l'allégorie de la Vigne et de l'explication qu'en a donnée Jésus. Les exposer nous entraînerait trop loin. Bornons-nous à recueillir, pour les méditer, quelques-uns des enseignements ascétiques renfermés dans ces admirables versets.

Le Christ est la Vigne mystique qui doit étendre sur tous les points du globe sa frondaison indéfectible, luxuriante et féconde, et produire partout, à jamais, pour la gloire de Dieu des fruits de salut.

Je suis une pauvre petite branche, entée sur ce cep magnifique. C'est pour me permettre d'y être incorporé et d'y puiser la vie que le Verbe s'est fait chair. Lui, qui subsiste éternellement dans la gloire de son Père, il s'est dépouillé de l'éclat inhérent à sa condition divine pour prendre la forme de l'esclave et se faire l'un de nous, de tout point semblable à ses frères, le péché excepté. Mais, en même temps qu'il a pris notre nature, il nous a, dans la mesure du possible, communiqué la sienne. Par sa vie, par sa mort, il nous a mérité la grâce avec l'ensemble des dons sanctifiants qui l'accompagnent, organisme mystérieux et divin qui fait de nous les enfants du Père céleste et les frères de Jésus par l'adoption. Cette grâce, principe de vie supérieure, qu'il a payée de son sang, le Sauveur me la communique. C'est comme Dieu qu'il la produit en mon âme, mais son humanité lui sert d'instrument. Comment? Les théologiens en discutent, rattachant le mode de causalité, ceux-ci à l'ordre moral, ceux-là à l'ordre physique, d'autres à l'ordre intentionnel, comme pour les Sacrements. Il suffit à mon esprit et à mon cœur de n'avoir point à douter de la réalité de cette intervention continue de l'humanité de mon Sauveur dans ma sanctification.

Je comprends mieux ainsi pourquoi Jésus a voulu que sa chair et son sang devinssent nourriture et breuvage, pourquoi, sous les espèces eucharistiques, il s'est fait, en son être divino-humain, l'aliment normal de ma vie surnaturelle. Et mon âme spontanément s'abîme dans l'adoration et la gratitude éperdue en face de ce dépouillement et de cet abaissement inouïs qui, de quelque façon, révèlent la mesure du mystérieux amour du Père et du Fils pour notre pauvre humanité.

Je suis une humble branche de la vigne divine... Mais de quelle nature?... Rameau fécond?... sarment stérile?... Vous seul, ô mon Dieu, le savez à fond vraiment. Mais à l'angoissante question vous avez daigné donner, par avance, une réponse qui doit suffire à mon espoir confiant : rameau fécond, je le suis, si je vous reste uni, non seulement par la foi, mais par l'amour. La foi est le lien d'écorce, ici nécessaire bien qu'en lui-même insuffisant. Faites, ô mon Dieu, que jamais il ne faiblisse et ne cède! Donnez-moi de le fortifier par l'étude, la réflexion et la prière. Qu'à ce tissu extérieur d'autres s'ajoutent, dont la trame cellulaire ménage à la sève divine libre et large passage! Que la foi en mon âme s'épanouisse en espérance et en amour! De ce triple lien entrelacé résultera l'attache qui résiste à la rupture : *funiculus triplex difficile rumpitur.* (Ecclés., IV, 12).

Cette rupture, hélas ! je ne le sais que trop, reste toujours possible, même dans l'âme justifiée. O Jésus, au nom de votre Passion rédemptrice, daignez m'épargner cette expérience douloureuse et ne permettez pas que jamais le péché mortel me sépare de vous ! Si, par malheur, la violence de mes passions, la perfidie de Satan, l'astuce du monde venaient à triompher de la faiblesse d'une volonté anémiée par la tiédeur ou étourdie par les vertiges de l'orgueil, ne souffrez pas, miséricordieux Sauveur, que je demeure en cet état de mort spirituelle ! Je sais trop ce qui pourrait advenir. Sevré justement de l'abondance des grâces actuelles dans la mesure croissante de mes infidélités, je me dessécherais progressivement, de plus en plus impropre à porter des fruits de salut. Je serais prêt pour toutes les chutes et le jour viendrait où, pour étouffer le remords, mon esprit mettrait en doute la réalité du joug que ma volonté aurait depuis longtemps rejeté, où je cesserais de croire, dans le vain espoir de me libérer du devoir à pratiquer. Ce jour-là, serait rompue la dernière attache réelle avec le cep divin, en dépit des apparences décevantes d'un formalisme extérieur. Et si la mort venait à fondre sur moi en cet état librement voulu, qui saurait me garantir, de la part de l'Amour méprisé, l'efficace miséricorde de la dernière heure, seule capable de transformer à temps ma disposition foncière, avant que le trépas ne l'ait fixée pour l'éternité dans l'éloignement de Dieu ? — Non, Seigneur, je ne veux point courir ce risque terrible, je ne m'endormirai jamais dans sa perspective acceptée. Me souvenant que pour le sarment il n'est, suivant le mot de S. Augustin, qu'une alternative, « la vie du cep ou la morsure de la flamme »[1], je resterai adhérent à la vigne par une dilection fidèle ou je m'y rattacherai sans retard, sous l'action de la miséricorde divine, par l'amour repentant et l'humble aveu qu'il implique.

Oui, ô Christ, mon Rédempteur, je veux demeurer en vous ; je veux rester dans votre amour. Je vous rendrai amour pour amour. A vous, dans la mesure où ils dépendent de ma liberté, les élans affectifs de mon cœur ! A vous surtout les préférences de ma volonté, sa docilité constante à vos ordres, sa fidélité persévérante dans la recherche de votre bon plaisir, son énergie joyeuse à l'accepter ou à l'accomplir !

L'amour se nourrit de lumière ; il s'alimente et se développe dans la contemplation de l'objet qui le ravit. Seigneur, j'aviverai ma dilection en me plaçant, par la foi, en face de votre personne adorable, en portant sur elle, à chaque heure du jour, mon regard affectueux. Je méditerai vos paroles, je scruterai vos exemples. J'étudierai dans ses moindres détails l'économie de votre Incarnation rédemptrice, les envisageant tous à la lumière dont le rayonnement les explique : votre miséricordieuse tendresse pour vos frères d'adoption.

[1] « *Unum de duobus palmiti congruit, aut vitis, aut ignis ; si in vite non est, in igne erit ; ut ergo in igne non sit, in vite sit.* » (Tract. 82, 4).

Mais, ô Jésus, parce que la charité est un don de votre grâce comme la foi et l'espérance, je vous en conjure avec la Sainte Eglise, accroissez en nous ces vertus : « *Da nobis fidei, spei et caritatis augmentum* » et, pour que nous obtenions l'effet de vos divines promesses, faites que nous aimions l'objet de vos célestes commandements : « *et, ut mereamur assequi quod promittis, fac nos amare quod præcipis*[1]. »

Observer vos préceptes, vous l'avez dit, ô Maître, c'est à vos yeux le témoignage par excellence du véritable amour. Et parmi ces préceptes, il en est un sur lequel vous insistez ; il est, plus que tout autre, l'objet de vos recommandations suprêmes. Faites, ô Jésus, qu'à votre exemple, j'aie pour mon prochain une dilection vraiment fraternelle, un amour surnaturel, universel, persévérant et désintéressé, une charité effective et agissante ; faites que mes sentiments à son endroit se traduisent par le respect, le support et l'entr'aide, par un dévouement qui ne recule pas devant le don de soi-même et le sacrifice. Je ne perdrai pas de vue les exigences de cet amour fraternel ; je me rappellerai combien il est aisé et commun d'y manquer, surtout en pensées et en paroles. Je me défierai des passions mesquines qui inspirent les jugements téméraires et les dires médisants ou calomnieux ; je serai en garde contre les faux prétextes auxquels la conscience alarmée demande la justification de ces actes répréhensibles.

La charité pour le prochain sera le premier fruit de mon amour pour vous, ô mon Dieu. Il en produira d'autres. Car il inspirera de quelque façon tous mes actes, leur communiquant, fût-ce par sa seule présence en mon âme, l'arome du mérite céleste. Et de la sorte, suivant votre désir et comme vous m'en donnez l'assurance, je porterai des fruits, fruits de mérites personnels, fruits d'apostolat conquérant.

Et c'est ce que vous attendez de moi, Seigneur, ce que vous voulez de ceux qui restent vos serviteurs en devenant vos amis, ce que vous exigez au point d'en faire pour nos âmes une question de vie ou de mort. Ainsi le comporte le plan de votre Incarnation Rédemptrice[2]. Vous êtes venu ici-bas pour procurer la gloire du Père, en lui ménageant une lignée d'enfants adoptifs, aimants et fidèles, dont vous, le Fils suivant la nature, vous seriez le premier-né. Leur vie surnaturelle, participation de la vôtre, doit être, comme elle, un hymne vécu en l'honneur du Très Haut. Celui-là seul est votre vrai disciple qui glorifie le Père, en portant, en vous et par vous, des fruits de salut ; il prolonge ainsi, pour sa part, votre humanité sainte à travers les âges et continue, dans la mesure de sa vocation, votre mission rédemptrice.

Ces œuvres salutaires, figurées par les fruits de la vigne, celles qu'il m'est donné de produire,

[1] *Oraison* du XIII[e] Dimanche après la Pentecôte.

[2] « Cette image nous fait entendre le rôle de l'humanité du Christ ; ce n'est que pour les hommes qu'il l'a prise, ce n'est qu'en eux et par eux qu'elle portera ses fruits. » (Lebreton, *La Vie et l'Enseignement de Jésus-Christ, Notre-Seigneur*, II, 290).

elles sont vôtres, Seigneur, avant d'être miennes. Sans votre influx, pas une n'aurait vu le jour. Je ne céderai donc pas à la tentation de m'y complaire vainement. En elles, je louerai le fruit de votre sève divine; ce fruit, je vous bénirai de l'avoir fait porter au pauvre sarment que je suis.

Mais je n'oublie pas que le rameau fécond doit subir l'émondage de la main du vigneron... Seigneur, je m'attends à souffrir. A la lumière de votre parole imagée, je comprends mieux deux raisons d'être de la douleur; elle m'apparaît source d'épuration personnelle et de transformation morale par l'exercice des plus sublimes vertus, principe de fécondité pour l'apostolat par sa valeur rédemptrice. Taillez donc, ô mon Dieu ; par avance, j'accepte les épreuves qui me viendront de votre main paternelle. Mais vous voulez de plus que je coupe et retranche moi-même, par l'application généreuse de la grande loi de l'abnégation, par la mortification volontaire. Guidez ma main et soutenez mon courage pour cette opération douloureuse. Que je sache retrancher « non seulement les mauvaises volontés, mais le trop d'activité de la bonne, qui se repaît d'elle-même [1], » couper le sec, et de plus « tailler dans le vert et dans le vif. »

Puissè-je arriver à subir, à pratiquer l'émondage, le sourire sur les lèvres et la joie dans le cœur !

La joie, vous la voulez pour mon âme, ô mon doux Sauveur, joie d'aimer et d'être aimée, joie d'être et de rester unie à l'objet de son amour. Votre entretien suprême en a déposé le germe fécond dans mon cœur. Puisse ce germe s'épanouir en sérénité paisible au moins à la cime de ma volonté affective, même aux heures de l'épreuve ! Je me souviendrai, pour cela, que la souffrance acceptée en vue du salut de mes frères est le gage suprême de l'affection pour eux et, du même coup, la marque authentique de l'amour pour vous. Sachant bien que votre propre dilection prévient ma tendresse, je me reposerai dans la confiante assurance de notre mutuel amour et de votre divine présence au plus intime de mon être.

Cette joie d'être à vous et de vous posséder en moi, comme terme et principe de ma pensée aimante, ô Jésus, ô mon Dieu, c'est elle seule qui peut me ménager ici-bas les arrhes du vrai bonheur. A elle, ou plutôt à vous qui en êtes la source féconde, iront toujours les premières et radicales aspirations de mon cœur. Mais je ne répudierai point systématiquement les joies éphémères que la terre peut m'offrir. Vérité essentielle, Beauté suprême, Amour infini, vous ne me défendez pas de goûter les saines émotions de l'étude, les transports de l'admiration, la douce allégresse des attachements légitimes. Dans la mesure où elles rentreront dans votre divin bon plaisir, j'accepterai de votre main ces joies de la terre, je les goûterai sous votre regard et pour vous plaire, bénissant votre Providence qui les ménage à ma faiblesse comme stimulant et condiment d'une activité nécessaire ou normale. Vivifiées par la charité qui règne, grâce à votre bonté, dans mon cœur, elles participeront à la valeur méritoire des actes qu'elle inspire ou contrôle, et deviendront ainsi éléments et principes de la joie supérieure et sans fin. — Suivant votre parole, ô Jésus, j'aurai de la sorte votre joie en partage ; en elle et par elle mes allégresses humaines trouveront complément et perfection ; en elle et par elle, ma joie atteindra la pleine mesure qu'elle peut comporter ici-bas.

Le rayonnement paisible de cette joie sereine, propre à s'irradier jusque dans les larmes, deviendra l'un des éléments de mon apostolat. Apôtre, je le suis par vocation générale comme tout chrétien. Les appels prévenants de votre grâce, la reconnaissance pour les bienfaits reçus, les besoins spéciaux du milieu qui m'entoure et l'intérêt surnaturel que je lui porte, par dessus tout l'humble et tendre amour que j'aspire à vous témoigner, tout, ô mon Jésus, me convie à travailler, plus que d'autres, au salut des âmes, à l'avènement de votre règne, à la glorification de Notre Père qui est au cieux.

Mais, Seigneur, j'ai conscience très vive de mon impuissance personnelle et je n'ignore pas les difficultés de l'entreprise. Je sais que pour vous gagner une âme, il faut l'arracher à la chair, au monde et à Satan ; je sais qu'il faut payer sa conquête au prix de l'effort et surtout de la souffrance ; je sais que la stratégie spirituelle requiert autant de clairvoyance que de délicatesse. Et je me connais ! J'ai fait maintes fois l'expérience de mon égoïsme et de ma lâcheté. J'ai constaté, je constate chaque jour, les timidités de mon vouloir, à base d'indolence ou d'orgueil, les lacunes de mes connaissances et parfois les troubles involontaires de mon esprit, les hésitations et les gaucheries de ma parole ou de mes procédés, les contradictions trop fréquentes entre mon idéal et ma vie. Mais vous me l'avez dit, en terminant l'explication de votre allégorie : ma ressource triomphante est dans l'humble et persistant recours à la toute-puissance du Père qui ne refuse rien de ce que l'apôtre lui demande en votre nom, en vous et par vous.

Accordez-moi donc, ô Rédempteur, ô mon Maître, de donner toujours une vie intérieure sérieuse, intense, comme âme à mon apostolat. Que je vous reste sans cesse uni par la grâce et par l'amour ! Que je vive en vous et de vous, comme le rameau puise la vie dans le cep ! Ou plutôt, vivez en moi, ô Christ, mon Jésus, et faites porter les fruits de votre vie au pauvre sarment que je suis !

[1] Bossuet, *Méditations*, seconde partie, IVe jour. Tout cet admirable développement est à lire.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 19 septembris 1934.
Eug. Lindecker, *Vic. gén.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Avant d'acheter une machine à écrire, documentez-vous sur les modèles portatifs, légers et peu encombrants, pratiques pour vos déplacements. Nous avons celui qu'il vous faut. Consultez-nous sans engagement pour vous. Nous réservons à MM. les ecclésiastiques des conditions particulièrement intéressantes.

MACHINES NEUVES ET D'OCCASION.

Tous renseignements franco sur demande.

RAPID OFFICE

4, Rue des Filles St Thomas-Paris

LOURDES VILLA SOULAGNET 22, Rte de Pau, 5 m. Grotte. Maison recom. au Clergé. Prix spéciaux pr groupes. Confort.

Décors & accessoires pour

THÉATRES ARTIFICES MASQUES

DRAPEAUX **FÊTES** POSTICHES INSIGNES

GUIRLANDES ILLUMINATIONS **KERMESSES**

Etabts André FALLON, Ligny-en-Barrois (Meuse).

TARIF N° 1 SUR DEMANDE.

POLYCOPISTES

soucieux de vos intérêts et de la qualité de votre travail, vous devez posséder tarifs d'appareils, fournitures et papiers de tirage de H. HUSSON, à Bievaincourt (Vosges), et consulter cette maison avant tout achat ou échange de machine à écrire ou duplicateur rotatif.

VIN DE MESSE garanti naturel, de provenance exclusive du vignoble de MM. CHARBONNEAU et LEHOU, à St-Hilaire-St-Florent (Maine-et-Loire). *Les plus hautes références ecclésiastiques.*

VITRAUX

MAISON BESSAC – GRENOBLE, FRANCE

Cave Coopérative

de l'Abbaye St-Michel, Gaillac (Tarn)

ŒUVRE des VINS de MESSE

(FONDÉE EN 1903)

Avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi et sous le patronage du Clergé de Gaillac.

CERTIFICAT DE CANONICITÉ JOINT A TOUTE FACTURE

Prix spéciaux à MM. les Membres du Clergé.

PÉTROLE - AIL - ESCARGOT

Les cures remarquables du DIABÈTE par le pétrole; de l'ARTERIOSCLÉROSE par l'ail; de la TUBERCULOSE par l'escargot, retiennent actuellement l'attention du corps médical. L'exposé de ces méthodes est adressé gratis par les Laboratoires des Phocéens, NICE (Alpes-Maritimes). Remise 30 % à MM. les Membres du Clergé.

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli — 41 bis, Bd des Batignolles, PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE

ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

Vignon et du P. Noguier de Malijay sur le Saint Suaire, de l'abbé Parcot sur la Sainte Tunique. Demandez le catalogue détaillé.

Ad II. Demandez (pour 2 f. 50) le Catalogue des saintes icones éditées par le Prieuré bénédictin d'Amay-sur-Meuse (Belgique). Il contient l'indication d'environ 250 sujets reproduits en grandes planches, en cartes postales et en images 7 × 12 (coloriées à 0.75, en noir à 0.25). — A la même adresse, *La liturgie byzantine* **méditée par Gogol, in-4° de 60 p. avec gravures sur bois et planches en couleurs, 25 f.; et une étude sur** *Les Saintes Icones,* **par dom Dirks, in-4° de 20 p., édition de luxe, 25 f.**

Q. — Il existerait à Lyon, paraît-il, une Œuvre recevant des demoiselles plus ou moins âgées; tout en s'occupant de leur éducation et de leur formation morale et chrétienne, cette Œuvre les placerait comme bonnes dans des maisons recommandables; le salaire en totalité ou en partie leur serait laissé. La jeune fille peut rester sa vie durant dans cette Œuvre, ou partir si elle le désire. — Pourriez-vous me dire si vraiment cette Œuvre-là existe ou une similaire, à Lyon ou ailleurs?

R. — Nous n'avons aucun renseignement à ce sujet, et nous serions heureux d'en recevoir, s'il y a *fundamentum in re.*

Page 262 : Ajouter le *Petit catéchisme de la Messe à l'usage des enfants,* opuscule de 24 pages, très pratique et déjà très répandu, édité par la *Maison de la Bonne Presse du Midi,* à Vaison-la Romaine (Vaucluse). Le prix en est très modique, 0 f. 70 environ.

— Page 262 : *La Messe des enfants en 40 tableaux explicatifs,* par M. l'abbé Merlin, curé de Ribemont-sur-Ancre (Somme), vient de paraître en nouvelle édition augmentée des Vêpres et d'une Méthode complète de confession ; avec Examen de conscience pour la communion privée et la communion solennelle. La *Messe,* brochée 1 f. 50, reliée toile 3 f.; *Examen* des petits, 2 f. le cent ; de la Communion solennelle, 4 f. le cent. (Chèque postal Lille 727). Spécimens gratuits sur demande.

Les hautes approbations reçues, l'accueil fait à la *Messe des enfants* qui franchit allègrement le centième mille, ont déterminé l'auteur à ajouter ces deux Examens de conscience, dans le seul but d'être utile et aux confrères et aux enfants, qui auront ainsi un moyen pratique de se bien préparer à la confession et à la communion.

— Page 266, « Guide-chant » : la maison « Les petits-fils de Maurice Kasriel, » 6, rue Tolain, Paris 20e, offre aux numéros 152, 153 et 154 de son catalogue trois modèles de cet instrument, d'un poids variant entre 6 kg. 300 et 11 kg., un seul jeu avec deux ou trois octaves, et coûtant respectivement 548, 683 et 694 fr.

La maison Javelier, 16, Avenue du Drapeau, à Dijon, offre dans son catalogue un instrument similaire sous le nom d' « orgues portatifs, » aux prix de 440 f. pour deux octaves et 520 f. pour quatre octaves, avec étui imperméable muni d'une poignée pour le transport.

— Page 266 : « L'Alliance Catholique, » 4 et 6, place du Cardinal-Luçon, à Reims, a édité un *Livret de Catéchisme* de 12 pages (une par mois) sous couverture forte, 30 f. le cent.

Signalons aussi une spécialité de cette maison : un *catafalque* à deux étages, tout en fer, entièrement démontable.

P. Tournier, O. P. — **Plages lointaines de l'Araguaya.** — Un vol. in-8° de 160 p., avec 47 photogravures hors texte, 12 f. (franco 13 f.). — Éditions des *Missions Dominicaines,* 222, rue du Faubourg Saint-Honoré, Paris 8e.

On peut dire que chaque jour apporte une révélation nouvelle sur l'héroïsme de nos missionnaires. Perdus dans la brousse, au bord des grands fleuves, au milieu de populations primitives, ils sont tout à leur tâche apostolique et ne songent pas à faire connaître ce qu'est leur vie, ses difficultés, ses dangers même et aussi ses consolations On ne peut que le regretter, car lorsqu'ils le font, on éprouve toujours de l'admiration devant tant de vaillance.

Le P. Tournier raconte en ce livre ce que fut son voyage de retour à Porto-Nacional, après le sacre épiscopal de Mgr Thomas, Prélat de Conceição, en l'église d'Ubéraba (Goyaz, Brésil), le 15 novembre 1925. Distances énormes à franchir à la saison des pluies, rivières à traverser à la nage, naufrage en pleine nuit dans les eaux grossies de l'Araguaya, angoisses des voyageurs aux prises avec la faim, à la merci des bêtes fauves, etc., telles sont quelques-unes des péripéties de ce voyage. Elles sont évoquées en un style bien vivant, dont l'humour prouve la pleine confiance des missionnaires en la divine Providence. Les illustrations permettent de reconstituer la scène où se joue ce drame passionnant.

« C'est une tranche de vie missionnaire, » dit Mgr Thomas dans sa lettre préface. Oui, elle fait connaître cette belle Mission dominicaine du Brésil. Elle montre que l'héroïsme est de tous les jours chez ces missionnaires, qui s'efforcent de pénétrer toujours plus avant dans ces grandes forêts, pour atteindre de pauvres âmes, les tribus d'Indiens Peaux Rouges, refoulées aux extrêmes limites du monde civilisé.

Psalterium Breviarii Romani *cum Ordinario divini Officii.* **In-18 de 362 p., relié pégamoïd noir, tranche rouge, 15 f.; tranche dorée, 18 f. — Officium parvum B. Mariæ Virginis. In-32 de 448 p , relié toile noire, tr. rouge, 10 f. — Société S Jean l'Évangéliste (Desclée), Paris-Rome-Tournai.**

I. — Est-il donc aujourd'hui quelqu'un qui utilise encore le *Psalterium* de Pie X isolé du Bréviaire ? Sans doute, puisqu'on le réédite. Et cette réédition, imprimée en noir et rouge sur papier indien, enrichie pour chaque jour et pour chaque Heure de l'Ordinaire de l'Office *per annum,* et contenant *in fine* le Propre actuel du 2 novembre, mérite de retenir l'attention des intéressés.

II. — L'*Officium parvum,* lui aussi, est imprimé en noir et rouge, en très forts caractères d'une lisibilité parfaite. Détail particulier : avant chaque psaume ou cantique, une pieuse pensée (en latin) en résume le sens. Vient ensuite le Commun de l'Office des morts, puis le Propre du 2 novembre, les Litanies des Saints, du Saint Nom de Jésus, du Sacré-Cœur, de la Sainte Vierge et de S. Joseph, les prières de la bénédiction de la table et de l'itinéraire. Tout cela sans aucun renvoi; seuls les Psaumes de la pénitence ne sont qu'indiqués avec renvois. Mais bien noter aussi que tout cela est en latin, sans un mot de français.

VITRAUX D'EGLISE
A. JACQUI
Francheville le Haut RHONE

HOSTIES et VIN de MESSE *Communiqué de l'Archevêché d'Avignon :*
« Nous recommandons à tous les prêtres l'ŒUVRE des PAINS d'AUTEL de Pernes (Vaucluse) et sa filiale l'ŒUVRE du VIN de MESSE de Châteauneuf-du-Pape (Vaucluse) » Pour tous renseignements s'adresser à M. l'abbé Mame, curé de Châteauneuf-du-Pape (Vaucluse).

Un Chemin de Croix
Une statue d'art...,
s'achètent en confiance
Mon Hesse - Rouen
45, rue des Carmes — Tél. 322.71.
SERVICE CENTRAL DE DOCUMENTATION
----- D'ART RELIGIEUX MODERNE -----
Renseignements et prix sur demande.
Chasublerie — Orfèvrerie — Bronzes.

La marque M.C.M. est une garantie

Cie Fse de MOSAIQUE CÉRAMIQUE de MAUBEUGE

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 de francs
USINES à MONTPLAISIR-MAUBEUGE
Téléphone : 125 - Télégrammes : Mosaïque-Maubeuge
et LANDRECIES (Nord)
Téléphone : 20 - Télégrammes : Céramique-Landrecies
DEPOTS à
PARIS, 132, Rue Clignancourt - Téléph. : Nord 38-51
LYON, 19, Rue de Toulon - Téléph. : Parmentier 30-38
Albums, devis, tarifs, projets, renseignements et échantillons sont fournis gratuitement sur demande.

M.C.M.

VINS DE MESSE

CAVES DES PRÉMONTRÉS

Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adresse corresp^ce : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (Hlt).

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

J. BENOIT, Maître Peintre Verrier
37, rue Hermite, NANCY
Déplacement et devis gratuits sur simple demande.
Nombreuses Eglises en FRANCE et à l'ETRANGER.
Agréé pr les Monuments historiques. *Belles références.*

Un manuel idéal d'action cath. : D. Gorce, doctr en méd., doctr ès let. **Le laïc théologien**, avec préf. de S. Ex. Mgr Mathieu. Prix : 20 fr. — A. Picard, 82, r. Bonaparte, Paris, et chez l'auteur, Grenade-s-Adour (Landes).

— NERVEUX —

Vous qui cherchez un remède à vos maux : neurasthénie, irritabilité, insomnie, convulsions infantiles, crises nerveuses sous toutes formes, vous n'êtes pas incurables, quelle que soit la gravité de votre cas.
NERVIX pour les maladies bénignes.
ANTI-EPILEPTIQUE de LIEGE pour les cas plus graves. Demandez la brochure contenant tous renseignements suffisants pour traitement Lab. Fanyau, 47, r. Cl. Lorrain, Lille.

Arthritiques

pour préparer votre **EAU ALCALINE**
n'employez que le

SEL VICHY-ETAT

qui lessive les REINS, l'ESTOMAC et l'INTESTIN
et élimine l'ACIDE URIQUE

un sachet pour 1 litre d'eau — Le paquet de 3 sachets **1.05**
Toutes Pharmacies